Ateliers d'écriture

au Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand

ÉTOFFES, LITTÉRATURE… ET ÉCRITURE

Recueil du cycle d'ateliers d'écriture conçus et animés par **Patrick Souchon**

hauts-de-seine
LE DÉPARTEMENT

MAISONS DES ILLUSTRES

maison de Chateaubriand

Ateliers d'écriture

au Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups - parc et maison de Chateaubriand

---

Saison 2021-2022

Étoffes, littérature... et écriture

ateliers conçus et animés par **Patrick Souchon**

en lien avec l'exposition « Étoffes et littérature. Les textiles dans la littérature au XIXe siècle »

présentée à la maison de Chateaubriand
du 22 janvier au 24 juillet 2022

hauts-de-seine LE DÉPARTEMENT

Département des Hauts-de-Seine
Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand
ISBN : 979-10-93187-43-3
Dépôt légal : juin 2022 pour la version papier
Reproduction interdite © tous droits réservés

Conception et animation des ateliers : Patrick Souchon

Textes liminaires, édition, relecture et mise en page : Olivia Sanchez

Les textes figurant dans le présent recueil sont reproduits dans leur intégralité, tels qu'ils ont été reçus de leurs auteurs ; seules quelques coquilles, fautes et ponctuations ont été corrigées.

Depuis 2015, le Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand propose des ateliers d'écriture, alliant partage du plaisir des textes et diversité des écritures.

Ces ateliers sont au cœur du projet de développement de la maison de Chateaubriand.

Ils contribuent à l'un des enjeux majeurs d'une maison d'écrivain : encourager la pratique et susciter l'envie d'écrire.

Depuis 2017, la maison de Chateaubriand a choisi de confier l'animation de ces ateliers à des auteurs contemporains, dont l'accueil constitue un apport important dans la vie de la maison, hospitalière à toutes les écritures.

Après Anne Savelli (2017-2018), Bertrand Runtz (2018-2019), Laurence Verdier (2020) et Olivier Campos (2021), Patrick Souchon, écrivain et vice-président de la Maison des écrivains et de la littérature (Mél), a accepté de concevoir et d'animer un cycle d'ateliers d'écriture en lien avec l'exposition « Étoffes et littérature » présentée à la maison de Chateaubriand du 22 janvier au 24 juillet 2022, en partenariat avec la Maison Pierre Frey.

Ces quatre ateliers ont été imaginés en résonance avec les différents thèmes abordés dans l'exposition : les étoffes dans les maisons des écrivains (Balzac, Hugo, Sand, Goncourt, Zola, Maupassant au XIXe siècle, et Cocteau au XXe siècle), les étoffes telles qu'elles sont perçues par les écrivains et retranscrites dans leurs romans, les métiers du textile, les manufactures et les grands magasins dans la littérature, les romans de Chateaubriand qui ont inspiré la création de toiles imprimées…

Au fil des séances, Patrick Souchon a proposé aux participants d'explorer leur imaginaire et leur créativité en écho avec ces motifs à la fois littéraires et textiles.

Les chemins d'écriture ont exploré différentes techniques ou différents procédés d'écriture – de l'*ekphrasis* au monologue intérieur en passant par le dialogue, l'incipit du conte ou du récit, le poème en prose, jusqu'à la rêverie littéraire inspirée des toiles peintes ou des textes qui leur font écho.

Nous remercions chaleureusement Patrick Souchon pour la qualité des ateliers imaginés en écho à l'exposition, pour sa bienveillance et ses conseils précieux, son accompagnement dans l'écriture et sa disponibilité,

ainsi que les participants aux ateliers qui ont autorisé la reproduction de leurs textes dans le présent recueil :

Apolline Marée
Caroline Clermont
Claude Fontaine
Dominique M.
Françoise M. M.
Hafida A.-M.
Marie Élizabeth Bouscarle
Olivier Mourgeon
Pascale Hamon

et les autres participants aux ateliers,

qui tous ont contribué, par leurs écritures plurielles et singulières, à la réussite de ces ateliers.

« … une foule de papillons,
de mouches brillantes,
de perruches vertes,
de geais d'azur,
vient s'accrocher
à ces mousses,
qui produisent
alors l'effet d'une
tapisserie en
laine blanche, où
l'ouvrier européen
aurait brodé des
insectes et des
oiseaux éclatants. »

Chateaubriand, *Atala*, 1801

« On laisse tout chez vous quand on y va, cœur, liberté, etc. Voilà j'espère un tour bien galant pour vous redemander deux cravates que j'ai achetées hier en courant et que j'ai laissées enveloppées dans une feuille de papier sur la table de votre antichambre. Avant-hier, c'est un mouchoir de soie que j'ai laissé chez vous. Renvoyez-moi, je vous prie, tout cela et faites-moi dire de vos nouvelles. […] Je ris en pensant que vous avez cru à quelque grande nouvelle à l'aspect de ce grand billet. »

Lettre de Chateaubriand à Juliette Récamier, 5 septembre 1835

Séance 1

Samedi 29 janvier 2022

Premier atelier. Premier contact avec Patrick Souchon et avec l'exposition « Étoffes et littérature » présentée à la maison de Chateaubriand. Très vite, la complicité se noue. Les imaginations brodent autour des propositions d'écriture. Nourries par la découverte des œuvres exposées et des lieux de vie des écrivains au travail, mais aussi et surtout par la lente imprégnation de l'acte d'écrire. Par la stimulation des sens, les impressions ressenties, les informations collectées comme autant de matériaux d'écriture. Ainsi que le dit Patrick Souchon, un texte est un tissage de sons et de sens. L'écriture, un artisanat, une fabrique, une manufacture. La composition narrative, un jeu. Les tissus à motifs, représentant des scènes de livres imprimés, donnent à rêver. Qui sont donc Jean-Michel Reps, Ludmila Moire, Micheline Perse… ? Quelle fut leur vie ?… À leur tour, les participants rêvent et imaginent…

Cretonne, reps, damas, brocart, satin, moire, sergé, velours d'Utrecht, brocatelle, perse, mousseline, lampas… À partir des tissus présentés dans la galerie tactile de l'exposition, écrire la notice biographique imaginaire d'un personnage ayant pour patronyme le nom d'un de ces tissus, en s'appuyant sur les sensations éprouvées en touchant l'échantillon, mais également sur la description du tissu et la citation littéraire l'accompagnant. Imaginer un fait marquant dans la vie du personnage créé, puis, si possible, un second personnage et raconter sa mise en relation avec le premier, dans un récit enchâssé.

Biographie de Lampas Théo

Connaissez-vous la texture du damas ? C'est sur ce tissu que fut immortalisée l'histoire, je dirais même le conte de la vie de Lampas Théo. Tout le village pourra vous conter l'événement qui remonte à la nuit des temps.
Lampas Théo était un pêcheur de perles. Un jour de chance, il trouva la perle, d'une taille, d'un aspect unique. Il ne voulait pas la vendre aux marchands habituels, mais aller à la ville, et négocier son prix.
Toute cette histoire est cousue sur la toile à bandes pourpres, reste de la robe que portait sa femme ce jour-là. Le départ en pleine nuit, effacer les traces pour éviter d'être suivi par les rodeurs. Le cheminement long et difficile dans la montagne, la soif sous le soleil, le retour au village les pieds meurtris.

Hafida A.-M.

Isabelle B

Isabelle Brocatelle est née à Honfleur le 19 août 1902. Après une petite enfance heureuse, la mort de son père, aux premiers jours de la guerre de 1914-1918, précipite dans la misère la jeune adolescente et sa mère, qui

devient couturière pour ces dames de la bonne bourgeoisie de la ville de la Côte fleurie.
En 1920, Isabelle Brocatelle monte à Paris et devient petite main dans les ateliers de Paul Poiret. En 1924, elle crée la robe « charleston », ce qui lui permet d'ouvrir l'année suivante sa propre maison de couture. Maison qu'elle dirigera jusqu'à sa mort, le 10 janvier 1971 à Paris.
Mademoiselle B, comme on l'appelait familièrement dans les milieux bien introduits de la mode du XXe siècle, disait souvent que son nom l'avait prédestinée à s'intéresser à la couture et qu'elle avait essayé de porter haut son savoir-faire. Mais à notre connaissance, les collections Brocatelle n'ont jamais utilisé cette belle étoffe* faite de lin et de soie.

Marie Élizabeth Bouscarle

* NDLA : Connue dès le XVIe siècle, la brocatelle se caractérise par des motifs en relief dans le sens de la chaîne, dus à l'emploi d'une trame de lin, d'une chaîne en soie, et à des tensions de fils appropriées au moment du tissage. Elle se fabrique généralement en ton sur ton, ou à deux ou trois couleurs.

Victor Velours d'Utrecht naît le 8 mai 1861 à Valenciennes, dans une famille aisée de fabricants de textiles d'ameublement.
Toute son enfance, il baigne dans l'atmosphère de l'usine, ses parents lui autorisant une visite hebdomadaire. L'activité industrieuse et incessante, le bruit des fuseaux, les fils qui s'entrecroisent de manière incompréhensible puis qui forment miraculeusement un motif parfaitement ordonné, tout lui plaît. Il y respire la poussière des fils et des tissus. En le voyant si souvent, les ouvrières (majoritaires dans l'usine) adoptent celui qu'elles surnomment le « petit monsieur » et qui devient leur mascotte.

Lorsque Victor atteint l'âge de 13 ans, son père l'empêche d'être trop familier avec elles car il songe à l'avenir et compte bien que son fils reprenne les rênes de l'entreprise. On ne peut pas diriger une affaire si on est trop proche de son personnel. Victor ne les verra plus que depuis les bureaux qui surplombent la salle des machines. D'en haut, ce ne sont que des fourmis qui s'agitent de manière organisée, chacune affectée à une tâche déterminée qu'elle répètera à longueur de journée sous les yeux du contremaître. Mais Victor a le cœur tendre, il ne les oubliera pas.
En 1883, son père meurt d'un accident de cheval, lui laissant la charge

de l'usine. Cela ne lui fait pas peur, il a été bien formé par son père et a toutes les qualités pour réussir : il est réfléchi, a le sens des responsabilités, l'esprit vif, ne prend pas ses décisions à la légère. Il cache également une sensibilité qui pourrait le desservir dans le cadre professionnel. C'est pourquoi il a parfois des réactions inappropriées, plus abruptes que sa nature serait encline à s'autoriser.

Les affaires sont florissantes, il a des projets, songe à quelques idées neuves dans son domaine ; il compte se marier dans quelques mois. Sa fiancée est charmante et ravissante. Tout va pour le mieux, il est heureux.

En 1885, le mécontentement gronde dans sa fabrique. Les équipes se plaignent des conditions de travail : le vacarme incessant, le rythme, les maladies respiratoires, les risques, le fait que les ouvriers ne perçoivent rien en cas de maladie ou d'accident…

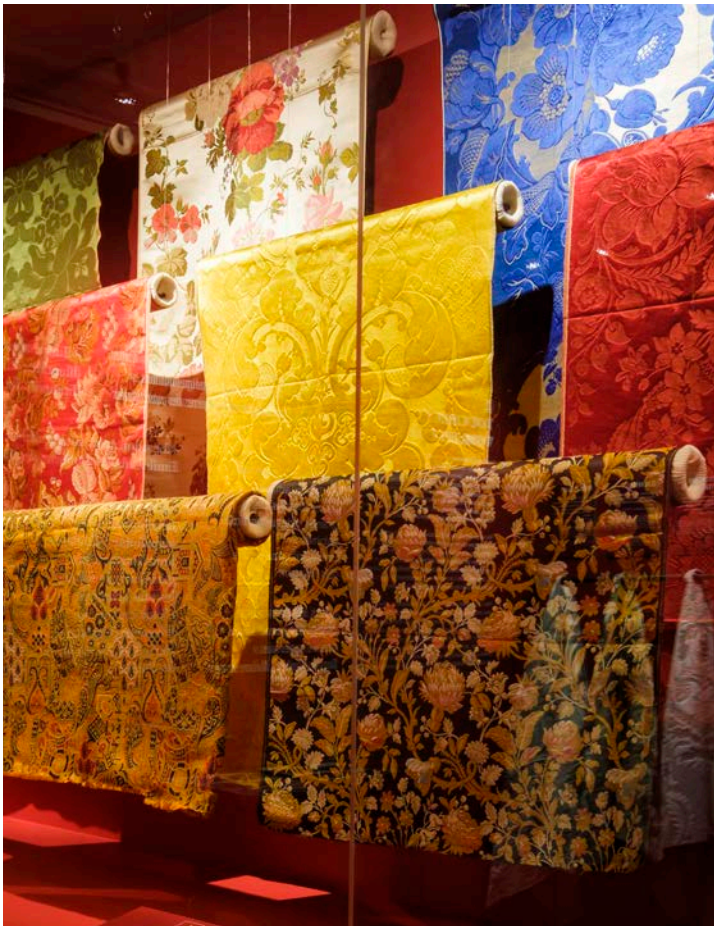
Il est d'abord furieux, touché dans son amour-propre, car il estime qu'il n'a rien à se reprocher. Il ne cède sur rien, comme son père le lui a appris : « Si tu lâches sur une chose, tu lâcheras sur tout. Il faut rester ferme. » Il devient le mauvais patron, détesté de son personnel, ce qu'il supporte mal.

Un voyage fait diversion, il cherche à obtenir des contrats importants de décoration intérieure des théâtres parisiens (tentures, tapis). Il se fait rapidement des relations et découvre un monde inconnu qui semble n'être composé que de légèreté, de flamboyance et de champagne, univers qui le désarçonne et le charme. Il fait la connaissance de Gabrielle Cretonne, intime de la famille de l'éditeur Georges Charpentier. Cette rencontre va se révéler décisive. Grâce à elle, il est invité à une petite réception donnée en l'honneur d'Émile Zola pour la sortie de son livre *Germinal*. Ils échangent

quelques mots. Victor connaît Zola bien sûr mais ne l'a jamais lu. Il est amusé et flatté de faire la connaissance de ce personnage illustre. Avant de repartir à Valenciennes, il se procure son livre dans une librairie du quartier latin.

Ce petit voyage a été une agréable parenthèse personnelle et sur le plan des affaires, c'est un succès ; il a signé plusieurs contrats profitables. Il commence la lecture du roman ; c'est un choc. Il découvre les conditions de travail sordides et très dures des ouvriers de la mine. Il en a évidemment entendu parler mais elles sont décrites là de l'intérieur. Ce qui le touche particulièrement, c'est que cela se passe dans sa région, tout près de lui. Il voudrait refermer le livre, oublier les horreurs décrites, fuir toute cette noirceur et surtout ne pas faire le rapprochement avec sa propre usine. La sienne est convenable, saine, les ouvriers ne sont pas malheureux, ils gagnent leur vie, il n'est pas si mauvais patron que ça. Mais il sait que ce n'est pas l'entière vérité. Le livre infuse en lui. Il observe le fonctionnement de sa fabrique d'un œil nouveau, presque l'œil de Lantier. Il sait que les femmes qui travaillent en usine sont particulièrement touchées : pour le même travail, leurs salaires sont moitié moins élevés que ceux des hommes, elles ne bénéficient pas de congé maternité et sont mal considérées par la société.

Victor décide de s'en ouvrir à l'auteur de *Germinal*. Ils entament une longue correspondance. Après quelques mois, Victor procède aux premiers aménagements dans l'usine : il installe un système d'aération qui assainira l'air, prévoit des tabourets pour soulager la station debout, rationalise l'espace, permet de



courtes pauses aux ouvriers. Au fil du temps, les conditions de travail s'améliorent et l'usine Velours d'Utrecht devient un modèle du genre, pris en exemple par les syndicats locaux. Malgré les critiques virulentes dont il fait l'objet de la part des autres patrons, Victor éprouve une profonde satisfaction et une certaine fierté.
Au soir de sa vie, il songe au tissu dont il porte le nom : confortable et moelleux, mais selon la façon dont la main flatte l'étoffe, selon qu'elle glisse dans un sens ou dans l'autre, la sensation de douceur n'est pas la même. Il lui semble qu'il a donné à sa vie le sens qu'il fallait.
Il s'éteint le 3 décembre 1922. La messe de funérailles a lieu à la Basilique Notre-Dame du Saint-Cordon qui, bien que spacieuse, peine à contenir tous ceux venus rendre un dernier hommage à Victor Velours d'Utrecht ; parmi eux, les petites gens, particulièrement les ouvrières qui garderont le souvenir des bienfaits de celui que les anciennes appelaient affectueusement le petit monsieur.

Pascale Hamon

William Cretonne est né en 1907 de l'union illégitime de Joachim Sainte Perse, ambassadeur de France en Ukraine, et de Lucette Cretonne exerçant la profession de « nurse » au domicile des Sainte Perse, à la suite de la naissance de leur première fille.
William passa les premières années de sa vie en Ukraine, où sa mère exerça successivement ses fonctions auprès de plusieurs familles de hauts fonctionnaires françaises, britanniques et autrichiennes. Très jeune il développa un goût prononcé pour la musique de chambre. Ces dons furent rapidement identifiés par la famille Brocka qui lui fit prendre des cours de piano avec ses fils. Révélé comme jeune prodige, il donna ses premiers concerts à l'âge de 11 ans, interprétant avec brio des œuvres de Chopin et Liszt. Sa carrière pianistique semblait toute tracée quand survint, à l'âge de 16 ans, le terrible accident de cheval qui stoppa net ses ambitions, sa main gauche étant blessée de manière irrémédiable.
Sa mère étant entre temps retournée en France, le jeune William se retrouva seul et sans perspective en Ukraine. Il connut quelques années de déchéance, s'adonnant à l'alcool et à de menus larcins, fréquentant les geôles locales à plusieurs reprises. C'est en passant devant une porte de l'école de danse de la célèbre Muslina Brocatlina que sa vie

prit un nouveau tournant. Le son du piano l'avait arrêté, il attendit la fin du cours et, mu par une soudaine inspiration, entreprit Mlle Brocatlina de lui donner des cours de danse. L'élève se révéla très vite prometteur, ses progrès étaient spectaculaires. Il venait de fêter ses 25 ans quand une demande du Royal Ballet of London arriva sur le bureau de Mlle Brocatlina : on lui demandait d'envoyer à Londres pour un contrat de six mois deux jeunes danseurs. La réputation du climat londonien, les difficultés d'obtention de visas ralentirent les candidatures, William saisit sa chance.

La suite de sa carrière est bien connue. Chargé dès l'année suivante, en 1933, de créer le ballet *Le soulier de satin* qui le révéla au monde entier, il prit en 1935 la Direction artistique du Royal Ballet. Il fut l'instigateur du renouveau chorégraphique désormais connu sous le nom d'« école post-classique », épurant les costumes des danseurs et danseuses pour faire glisser la lumière sur les corps, comme s'ils étaient dénudés, tout en utilisant de légers voiles de mousseline flottant et tournoyant d'un danseur à l'autre. Ses ballets s'enchaînèrent en connaissant des succès croissants : *Orphée* en 1937, *Le voile d'Aphrodite* en 1938, *Le chant des Canuts* en 1939.

Engagé volontaire dès 1940 dans les troupes britanniques, sa disparition tragique dans le naufrage du *REPS-01* a marqué les esprits de l'époque, et de nombreuses écoles de danse à travers l'Europe et les États-Unis prirent le nom de « Cretonne School ».

*

Si le retour anticipé de Lucette avait permis de stopper le mal qui la rongeait, sa santé ne s'était jamais véritablement rétablie. Elle s'était installée près d'Annonay, où son frère exerçait le métier de contremaître torsier dans un moulinage. Elle s'occupait du ménage de ce vieux garçon taciturne, n'ayant plus l'énergie de chercher pour elle-même une embauche quelconque. Le potager et la basse-cour suffisaient à remplir ses journées et leurs estomacs. La vie coulait au rythme des saisons que pimentait le sel des courriers venus d'Ukraine. Quand William gagna Londres, une onde de bonheur réchauffa le cœur de Lucette : son fils n'était plus qu'à deux jours de voyage d'Annonay, elle se prit à rêver.

Leurs premières retrouvailles eurent lieu en 1935. À peine William fut-il nommé à la tête du Royal Ballet of London, qu'il organisa pour l'anniversaire des 60 ans de Lucette son voyage à Londres. Comme mu par une soif de rattraper le temps perdu, William aspirait à renouer avec ses origines. Il se montra insatiable de questions à l'égard de sa mère tout au long des quatre semaines que dura son séjour. Il fit ainsi connaissance avec la lignée de soyeux dont était issue sa mère, ses deux grands-pères canuts, eux-mêmes fils et petits-fils de canuts. Il se passionna pour la diversité des métiers, de la magnanerie à la filature, du moulinage au tissage. Il fut émerveillé par la poésie des appellations du brocart au damas, du taffetas à la ferrandine. Mais sans conteste, son intérêt le plus vif se porta sur l'histoire des canuts, la traîtrise de l'ingénieur Jacquart et la fourberie des lois commerciales imposées par l'Angleterre à la France qui sonnèrent le glas de toute cette confrérie, jadis si puissante.

L'année suivante, il rendit à son tour une longue visite à sa mère, et tandis qu'il se faisait montrer le fonctionnement de l'usine d'Annonay, qu'il visitait les rares métiers encore en activité sur la Croix-Rousse, germait peu à peu le projet qui allait être son œuvre la plus percutante, *Le chant des Canuts*. Il allait ressusciter la fierté florissante de ses ancêtres, et, par la plus grande des ironies, ce serait un ballet britannique qui incarnerait cette guilde que les financiers de la City avaient anéantie avec acharnement.

La première représentation du ballet fit tant couler d'encre que sa renommée dépassa rapidement la capitale londonienne pour traverser la Manche et eut des échos à travers toute l'Europe. Le nom de William Cretonne était alors déjà familier des lecteurs de la grande presse, mais le tumulte causé par son audacieuse mise en scène, ainsi que la mise en lumière d'un pan d'histoire méconnue firent du *Chant des Canuts* l'un des sujets favoris de la rubrique artistique de tous les grands quotidiens de l'époque sur le Continent.

Joachim Sainte Perse n'avait jamais manifesté le moindre intérêt pour ce fils aussi vite oublié que son idylle passagère. Pas même lors des premiers concerts de William avec l'orchestre national de Kiev. Encore moins lorsque ses frasques étaient révélées dans un entrefilet à la suite d'une condamnation. Le succès international du *Chant des Canuts* mit fin à trente-deux ans de silence hautain. Monsieur de Sainte Perse délaissa Kiev et l'affaire d'import-export dans laquelle il s'était reconverti pour aller assister à une représentation du ballet londonien. Et demanda à rencontrer William à l'issue de la représentation.

William y consentit, tout en réticence. Il saluerait avec politesse puis prendrait congé de cet inopportun avec une froide cordialité. Le sourire d'Anaïs de Sainte Perse en décida tout autrement ! Elle avait accepté d'accompagner son père dans ce périple par pure curiosité. À peine le regard de William s'était-il posé dans le jade de ses yeux qu'elle pressentit que son séjour londonien allait durer beaucoup plus qu'une semaine. Ignorant l'un et l'autre Monsieur de Sainte Perse, dont la plate logorrhée s'écoulait telle une cascade en toile de fond, ils entreprenaient déjà de tisser les fils d'une passion enivrante. Leur union fut célébrée quatre mois plus tard, en présence de Lucette. Joachim de Sainte Perse était retourné vaquer à ses affaires de Kiev, sans réellement comprendre ce qui retenait Anaïs à Londres, les jeunes femmes sont si versatiles de nos jours… Ils ne jugèrent pas nécessaire de l'importuner avec la nouvelle de leur mariage.

Lorsque Wiliam embarqua sur le *REPS-01*, Anaïs n'avait pas encore eu le temps de l'informer de ce qu'elle devinait au plus intime d'elle-même.

Aujourd'hui, découvrant le premier spectacle de danse urbaine de son petit-fils, elle réalise que tout son chagrin n'aura pas été vain. La flamme de William brille de nouveau dans les yeux de Blaise.

NDLA : J'ai souhaité à travers ce texte rendre un hommage aux Canuts et à leur histoire, dont est issue une partie de ma famille. Cette histoire, si méconnue, a fait passer la France d'une position de domination mondiale du marché des étoffes à une ruine du système de confrérie au profit de la Grande-Bretagne industrielle dans un premier temps, avant la mondialisation qui s'en est suivie.

J'ai également souhaité faire un petit clin d'œil à ma camarade de jeu qui avait créé le personnage de Blaise Cretonne, danseur de hip hop…

Dominique M.

Se sauver : Ô Temps,
suspends ton viol ! ……

Apolline et la moire, c'était toute une histoire ! Il était une fois une jeune femme prénommée Apolline Moirée, poétesse talentueuse que sa mère Aline avait baptisée Apolline en s'inspirant, en filigrane, de son propre nom, Aline et des noms d'Apollinaire et d'Apollon poète solaire et musicien car, aux dires d'Aline, talentueuse et romantique elle l'était depuis sa plus tendre enfance…

Ironie de l'histoire, et parodie de fable, il était une fois l'Enfer, le calvaire d'Apolline, qui fit la rencontre – ce terme étant un euphémisme bien entendu – de Sieur Le Diable de Velours et de Brocart qu'elle s'évertua à brocarder : il avançait, à jamais masqué, tout tissé, tressé et pétri qu'il était de la soie et du velours de ses certitudes mais avant toute chose du métal de son esprit à l'intelligence calculatrice, formidable, implacable et démoniaque. C'était un monstre d'indifférence glaciale pareil à la froideur insensible du métal de brocart. Derrière son masque de taffetas à la vénitienne figurait une main de fer dans un gant de velours. Ayant perçu sa fragilité, et conscient de son appétence voire de son amour pour les arts, la culture et la littérature, ce Sieur de Malheur, de Leurres, de Douleurs avec Peurs et avec Reproches et qui avait maille à partir avec le démon, vous l'avez compris, tenta de l'attirer dans un guet-apens, de l'apprivoiser en l'invitant Aux Deux Magots et de la séduire, à grands renforts de citations littéraires entièrement sorties de leur contexte ou même inventées à l'instar des canulars littéraires, de l'abîmer et de la spolier de la richesse de l'étoffe intime de sa vie intérieure. Sa maille à lui, elle était vraiment cousue de fil blanc… Dénué de l'intelligence du cœur que prisait, par-dessus tout, la jeune Apolline, il chercha avant tout à parvenir à ses fins et comme à ses yeux, la fin justifiait les moyens… il prétendit qu'Apolline Moirée était une des Trois Parques, une des Trois maudites Moires qui n'épargnaient personne, loin s'en faut, celle, en l'occurrence, qui se faisait l'artisan de la séparation définitive et qui coupait radicalement le fil d'Ariane de la vie, une sorcière, une sirène maléfique, à la manière dont on considérait les femmes dans *Les sorcières de Salem* (les femmes étaient toutes des sorcières c'est bien connu !), et qu'en conséquence, il fallait lui faire souffrir mille morts puis l'éliminer… je vous laisse deviner la suite…
Il ne fit apparemment d'Apolline qu'une bouchée : l'Aigle Noir l'enserra,

elle et l'étoffe de ses rêves, dans un étau entre deux cylindres chauffés à blanc selon, d'ailleurs, l'art et la manière de fabriquer la moire mais, en réalité, en les passant sous le rouleau compresseur d'un tank, d'un char d'assaut… Il lui brisa les côtes, au sens propre et au sens figuré, il écrasa les côtes, la côte de mailles de son étoffe, la Moire et la jeta avec son Ailleurs dans un TROU NOIR, un SOIR TRÈS NOIR DE NONCHALOIR car souvent, malheureusement, très mélancolique, ELLE BROYAIT DU NOIR….

Mais Apolline Moirée qui était une femme ingénieuse et malicieuse, pleine de Re-S-SOURCES rebelle et révoltée contre l'injustice et le harcèlement sous toutes leurs formes n'était pas de l'étoffe à s'en laisser conter… et il n'était pas question pour elle de faire le deuil de sa Moire qui renfermait le condensé et le concentré de sa Mémoire, de son Histoire, de la Petite Histoire qui faisait écho, en miroir, à la Grande Histoire, à supposer d'ailleurs que cette expression, faire le deuil, qui faisait table rase de son Ailleurs, eût un sens… Assez, Assez ! Halte-là, halte-là ! Basta, Bas les pattes, Lâche la bride, le poing et le point, lâche prise et lâche l'emprise, Aïe, Aïe, Aïe ! Lâche ma maille, il n'y a que ma maille qui m'aille ! Il est grand Temps que tu t'en ailles, Taille-toi, toi et lâche ma taille, d'ailleurs, tu sens l'ail ! Et, avant toute chose, il est grand Temps que je m'en aille, vaille que vaille ! C'est ainsi que, par une pirouette langagière de sa veine poétique, elle s'enfuit, s'évanouit dans les airs, s'envola, drapée de son étoffe tant prisée, qu'elle avait non seulement reprisée, raccommodée et rapiécée autant que faire se peut mais aussi transfigurée en une armure invisible, invincible et protectrice à travers l'échappée poétique, « La Grande

Évasion » de l'imaginaire, vers les Lointains… Et son étoffe moirée prit son envol en arborant des reflets moirés et chatoyants à travers le firmament comme jamais auparavant tels les couples d'amoureux dans les tableaux de Marc Chagall !… De cette épreuve, elle tira fierté et résilience et ses tribulations lui inspirèrent un poème initiatique et salvateur, *Se sauver*. Elle comprit que personne, pas même ses amies, ni son très haut amour, ni ses autres aimés n'étaient en mesure de la sauver. Son histoire pesait trop lourd, pesait trois tonnes, elle ne pouvait leur infliger ce fardeau, ce boulet qui les entraînerait eux aussi malgré eux dans les profondeurs insondables des grands fonds et qui avait bien failli la faire couler, la faire sombrer, la faire s'abîmer, elle-même dans les eaux dormantes du sommeil de plomb éternel du SUIS-CIDE, un peu comme La Belle au bois dormant… Elle seule pouvait y parvenir, pouvait se sauver grâce à l'alchimie de l'écriture qui allait bien au-delà d'une simple réparation, de par son souffle créateur et son énergie créatrice… Il lui revenait de se sauver elle-même ou en tout cas d'inviter sa plume à le faire, de l'y convier. Oui, Ô fulgurance de l'ordre du Miracle, ce fut comme une profession de foi, une communion solennelle, une révélation… Cette mauvaise rencontre qui avait bien failli basculer dans un cauchemar radical et sans fin, marqua un tournant, un virage qui, paradoxalement, lui offrit, à bras ouverts, la confiance en elle-même dont elle avait besoin et qui lui donna à vivre, à croire et à partager une foi indéfectible en l'écriture, en la littérature et en la poésie : elle eut même, aux yeux de ses ennemis, l'outrecuidance, à dire vrai, le génie, de revisiter le Pari de Pascal : « On n'a rien à perdre et tout à gagner à croire »…

en l'écriture et en la littérature : d'ailleurs croire, moire, le noir, le TROU NOIR, la petite Histoire, la Grande Histoire, ce fameux soir et son Nonchaloir car comme je vous l'ai déjà dit, elle broyait souvent du noir, et la Moire maléfique de la mythologie entrait en résonance par ricochet dans le MIROIR, dans la rivière de diamants de son imaginaire, de son inconscient et de sa mémoire par un jeu d'échos et de consonances poétiques qui n'avaient de cesse que de briser leurs chaînes invisibles. Elle était définitivement parvenue AU-DELÀ DU MIROIR DES APPARENCES : PAR LA TRAVERSÉE DES APPARENCES, comme dans le roman de Virginia Woolf, elle était sortie du TROU NOIR du NONCHALOIR et s'était débarrassée de ce LOIR D'UN SADISME NOTOIRE, de cet AIGLE NOIR qui lui empoisonnait l'existence et l'empêchait d'à-deux-venir… Elle s'écria : « Vive la langue française, qui par sa polysémie présente autant sinon plus de reflets moirés ou chatoyants que toutes les étoffes du monde entier, de toutes les cultures et de tous les temps… »

Oui le Diable de Velours et de Brocart n'avait plus qu'à se rhabiller, qu'à dégager hors de sa vue et de son toucher et qu'à fréquenter les bals masqués ou jouer les Aigles noirs ailleurs si cela lui chantait, lui qui jouait les prédicateurs, les donneurs de leçons, les empêcheurs de tourner en rond proférant les « Y a qu'à faut qu'on … ! » Quant à elle, elle ne voulait plus jamais en entendre parler. Haro sur les briseurs d'étoffes, de vie et de rêves ! Elle avait gagné : il avait échoué à éteindre, à briser, à découdre, à détricoter, à ravir, à écraser, à abîmer et à spolier les côtes de l'étoffe de ses rêves qui, par miracle, et grâce à sa pugnacité de combattante et de résistante, était sortie indemne de ce cauchemar et avait conservé la fraîcheur, la grâce, la candeur, la spontanéité première d'un nouveau-né promis à un bel avenir, tissé de son et de sens, chargé, ourlé d'espoirs, de promesses et pétri, fleuri de boucles merveilleuses et riches d'humanité. Ce Sieur de Malheur, et de Leurres, ce Sieur sans fleurs avec peur et avec reproches s'était gravement fourvoyé et compromis et ne pouvait plus se regarder en face dans la glace mais cela ne la regardait pas. Elle se disait dans son for(t) intérieur : « Désolée, Machin-Chose, tu n'es qu'une machine à Leurres, à douleurs diverses et variées, Oiseleur de Leurres et de douleurs, vous n'êtes plus à l'heure du temps présent, vous n'êtes plus de mise, dans l'air du Temps ! Passez votre chemin. Ciao ! Vous n'êtes qu'un zéro pointé, un gigolo, un Wisigoth ! A-Dieu ou plutôt A-diable, diable, à jamais d'heure ! Vous avez bien failli me tuer dans l'œuf. Vous êtes un bœuf et surtout un BEAUF, un BOF d'entre les BOFS ! »… Il tenta bien un dernier baroud d'honneur mais c'était désormais une autre histoire,

une histoire classée qui ne la concernait plus : elle n'en avait cure, c'était le cadet de ses soucis… ! Elle n'allait quand même pas pleurer dans les chaumières après tout le mal qu'il lui avait fait ! Et désormais orpheline, elle devint, en quelque sorte, une mère pour elle-même comme sa propre mère défunte chaleureuse tendre et douce et s'adressa des compliments à elle-même, des encouragements : chapeau bas pour la maestria ! Basta au goujat, excusez-moi, pardonnez-moi mais Ouf, pouah, bon débarras !… Comme l'écrivait Shakespeare, « Nos vies sont faites de l'étoffe dont sont faits nos rêves » et son étoffe, son étole à elle empreinte de poésie, de littérature et de sapience elle ne la quittait plus jamais, elle ne s'en départissait jamais, elle était constitutive de son identité de son nom, elle qui était d'origine modeste et n'avait guère d'étoffes et d'habits de fête pour se vêtir. – Et le fil de cette étoffe, cette perle de nacre sertie dans l'écrin de sa langue, qu'elle avait toujours eue sur le bout de la langue quand elle accouchait d'un poème, cette moire empreinte de la mémoire de ses histoires, de ses écritoires à croire ou à ne pas croire – là était la question –, elle la conservait précieusement dans le petit coffre de son cœur car elle était nourrie, bercée par la palme de l'amour indéfectible de son aimé, le chevalier sans peur et sans reproches d'Apolline Moirée…

© Apolline Marée

Emmanuelle Moiré est née à Paris 14e en 1950, à deux pas de la porte de Vanves. De constitution chétive et ne supportant pas le lait maternel, elle faillit mourir dans ses premiers mois. Le destin en décida autrement et elle développa un caractère bien affirmé et une méfiance à l'égard des autres. Sa scolarité se passa relativement sans encombre. Emmanuelle était discrète, voire effacée. Il fallait que les instituteurs la questionnent pour qu'elle ouvre la bouche. De la même façon, durant la récréation, elle se tenait souvent à l'écart, absorbée par ses pensées. Souvent vêtue de la même façon, avec des habits discrets et peu colorés. Quand on prenait le temps de venir discuter avec elle, on la découvrait passionnée, intéressée par mille et un sujets. On sentait une certaine mélancolie. Ses parents d'origine modeste étaient venus à Paris pour échapper à la misère qui régnait en Savoie à l'époque. Ils aspiraient à une vie meilleure à Paris, surtout pour leurs deux filles jumelles, Emmanuelle et Françoise. En grandissant Emmanuelle conservait une distance par rapport aux autres, tout en ayant un côté un peu magnétique et mystérieux, sans doute en raison de son caractère. Elle semblait toujours aussi indépendante et peu soucieuse du regard des autres. Mais cette liberté et l'irrévérence de la jeunesse la rendait plus captivante. Au lycée, elle avait de nombreux prétendants. Cela l'amusait, mais contrairement à ses amis, elle ne semblait préoccupée que par ses études, ce qui commençait même à inquiéter ses parents. Elle déclinait généralement les invitations de ses camarades et quand elle n'étudiait pas, elle empruntait la machine à coudre de sa mère et s'exerçait sans relâche.

Olivier Mourgeon

Théodore de Brocatelle est né le 15 février 1779, dans le Château des comtes de Brocatelle.
Bientôt, la France gronde et se révolte.
Alors il ne fait pas bon vivre dans un château et la famille franchit définitivement les douves du château au lendemain de la prise de la Bastille. Elle se réfugie incognito dans une gentilhommière solognote, à l'abri des grands courants de l'Histoire, dans lesquels elle ne se reconnaît pas.
La demeure est vaste et il faut chasser l'humidité en chauffant longtemps toutes les pièces, heureusement équipées de vastes cheminées.
Sa mère prend les services d'un tapissier-mercier à La Motte Beuvron, qui se fournit en tissages à Tours et en soieries à Lyon. Elle fait pendre des panneaux de lin bleu pâle sur les murs et recouvrir les fauteuils de velours bleu paon.
Elle prend goût à la décoration et coud elle-même les rideaux de fine percale blanche et les coussins brodés.
C'est dans cet environnement retiré mais douillet que Théodore aborde l'adolescence. Il reçoit les leçons d'un répétiteur exigeant, puis il se promène à cheval, pêche et chasse dans cette région giboyeuse.
Toutefois, Théodore rêve d'autres aventures qu'il découvre grâce aux livres qui remplissent la bibliothèque, seul joyau que son père a sauvé du château.
Théodore lit tous les récits des grands voyageurs, Vasco de Gama, Magellan, Christophe Colomb. Mais il rêve moins de mers que de terres lointaines et dévore également tout ce qui évoque les campagnes d'Alexandre le Grand et la route de la soie.
Qu'est-ce qui pousse Théodore à chercher ailleurs que chez lui, qu'en lui, les émois qui feront son destin ?

À 18 ans, Théodore de Brocatelle compose une caravane avec son ami Auguste de Lampas, tous deux intrépides cavaliers. Ils sont accompagnés de deux laquais, menant leurs ânesses, de deux muletiers et leurs mules de bât portant les bagages.

En outre Théodore décide de s'essayer à l'écriture. Il nous reste son précieux carnet de voyage.

Théodore quitte donc la Sologne et entreprend le voyage qui le mène d'abord en Espagne, à Grenade précisément, où il est reçu par son oncle, réfugié là-bas en exil.
Théodore visite le palais de l'Alhambra où nous le retrouvons.
Il raconte : « Hier soir, au coucher du soleil, je me suis promené dans l'Alhambra. Le soleil rougeoyant teintait la pierre ocre d'une incandescence cuivrée. J'ai admiré les larges pièces d'eau où se reflètent les voûtes crénelées et les colonnes des palais nasrides. Plus bas, dans la vieille ville, j'ai parcouru les ruelles bordées de murs blanchis à la chaux et auréolés d'imposants buissons de bougainvilliers pourpres. J'ai absorbé les senteurs de l'enveloppant jasmin et l'âcreté de la sève de l'oranger.
Une exaltation m'a saisi que je ne connais pas. Je veux comprendre ce qui m'agite. Je veux découvrir une ville maure, comme on en trouve en Afrique du nord », s'exclame-t-il.

Quinze jours plus tard, Théodore a franchi le détroit de Gibraltar car il reprend ainsi ses notes : « Nous étions sur le chemin qui mène à Marrakech, à une fourche mal indiquée. Un muletier vient à passer qui nous recommande telle bifurcation. C'est alors que nous tombons dans une embuscade. Le fieffé muletier était de mèche avec les brigands. Nous sommes mis à terre, malmenés, dépecés de nos pièces d'or, de nos sacoches de cuir et de nos chausses. Effrayés, nos chevaux s'enfuient et, désespérant de les attraper, les brigands disparaissent. Deux heures plus tard, à force de friandises et de paroles réconfortantes, nos chevaux se rapprochent de nous.

Heureux de retrouver nos montures, nous décidons d'attendre une caravane qui ne tarde pas à apparaître au nord-est, et qui chemine vers le sud-ouest, sur la route de Ouarzazate.
Ouarzazate ! Une telle destination ne peut pas mieux tomber car je rêve de voir le désert. Quel bonheur de m'entendre proposer de nous joindre à la caravane qui, de toute façon, rentrera ensuite à Marrakech.
Le chef de la caravane est un marchand en étoffes et tapisseries. Il revient d'un périple qui l'a mené jusqu'en Égypte, Syrie, et Perse. Ses mulets sont chargés de volumineux ballots de tapis, de tissus de laine et de soieries.
Le marchand se rend dans l'oasis d'Ouarzazate où il doit prendre livraison de huit cents burnous noirs qu'il revendra dans les souks de la côte. »

Plus loin, Théodore évoque un incident du voyage. « Lorsque nous franchissons la porte du désert, au sud des montagnes du Haut Atlas, nous sommes ensevelis dans une tempête de sable. Des vents violents soulèvent des nuages de sable et la lumière s'obscurcit. Nous ne voyions plus la piste et nous dûmes installer les tentes. Quand nous parlons, notre bouche se remplit de sable.
Le lendemain matin, rien ne paraît de la tornade de la veille. Le ciel est limpide et le soleil matinal colore l'immensité de sa teinte orangée. Seules des crêtes sableuses acérées rappellent les turbulences nocturnes. »
Théodore poursuit : « Nous entrons alors dans un paysage plus riant. La piste serpente vers le sud-ouest à travers les palmeraies luxuriantes de la vallée du Drâa. Puis nous longeons l'oued de Zouhair pendant deux heures alors que le soleil monte vers le zénith. Nous avançons en marche forcée car nous voulons atteindre rapidement l'oasis de Fint, terme de notre voyage et lieu du contact marchand pour récupérer les burnous. Fint surgit soudain de derrière la montagne, Fint, la bien nommée car elle signifie "cachée", dissimulée derrière la montagne. Au vert de la palmeraie s'oppose la couleur rougeâtre du terrain. Les nombreux palmiers plantés du bord de l'oued jusqu'aux flancs de la montagne en font un lieu de charme et de beauté. Nous montons enfin les tentes et nous apprécions le repos aux heures les plus chaudes, au moment de la réverbération la plus intense du sable aride. »

De retour à Marrakech, le marchand salvateur accueille Théodore et Auguste dans sa demeure.
Théodore écrit : « Il règne dans le grand salon une pénombre fraîche. Il n'y a de fenêtres que sur un mur, celui qui ouvre sur le patio.
Une odeur d'ambre et de bois de santal monte des épais tapis étendus

sur le sol. Ce sont des tapis de soie aux motifs arabesques ouvragés, dont la provenance probable est la Perse.
De gros coussins brodés courent le long des murs blanchis à la chaux.
Des résines d'ambre et d'encens fument dans des soucoupes en terre cuite posées sur des plateaux de laque. L'atmosphère est envoûtante.
Nous sommes reçus avec beaucoup de générosité.
Nous avons également le privilège d'accéder au patio intérieur. C'est un vaste espace rectangulaire, longé de bâtiments sur trois côtés, et bordé par un chemin courant sous la voûte de façade. Le quatrième côté, au fond du patio, est un haut mur blanchi à la chaux.
L'endroit est extrêmement bien entretenu par un jardinier qui y semble à la tâche chaque jour.
Les allées, couvertes d'un fin gravier clair, tracent des circonvolutions douces au regard. Peut-être racontent-t-elles quelque chose ?
Deux fontaines espacées sont tapissées de faïences d'un bleu profond qui bleuit l'eau fraîche tintinnabulante. Des nénuphars sont délicatement posés sur l'eau des deux bassins.
Il y a une luxuriance de fleurs colorées comme on n'en voit pas chez nous. Je reconnais les bougainvilliers, les jasmins, les citronniers et les orangers. Quelle paisible harmonie ! »

Théodore et Auguste sont invités depuis quelques jours et ne peuvent s'empêcher de remarquer qu'il y a un lieu à part dans cette vaste demeure, un endroit privé auquel ils n'ont pas accès. En particulier, seule une vieille bonne les gâte de mille mets délicats.
Un soir, après une journée particulièrement étouffante, lorsque le crépuscule envahit la place, que le vent frais apaise les corps et les prépare à une nuit de quiétude et de repos, les deux amis aperçoivent une ombre furtive.
« C'est une silhouette féminine, élancée. Ses longs cheveux noirs ondulent sur ses frêles épaules et jusqu'à sa taille. En se déplaçant, on dirait qu'elle flotte, tant elle est menue et diaphane. »
Le soir suivant, Théodore erre dans le patio à l'heure crépusculaire. Il aperçoit la même silhouette et surprend cette fois son joli visage aux grands yeux noirs qui accroche son regard puis s'en détourne vivement.
Théodore ne peut plus attendre. Qui est cette jolie créature ? Il s'en ouvre à son hôte qui lui répond que la jeune personne en question est sa fille Sarah, promise à un cheikh de Marrakech.
Son sang s'est échauffé, son cœur s'est embrasé. Son espoir est d'un coup anéanti.

Théodore perd le sommeil, l'appétit et s'alanguit.
Son ami, qui est resté dans l'ombre, se manifeste maintenant, ainsi que le font les vrais amis, lorsque l'adversité se profile.
Auguste ne voit pas d'autre solution au dépérissement de son ami que de reprendre le voyage. Il engage une brutale séparation en quittant élégamment mais promptement leur hôte. Théodore et Auguste traversent la Méditerranée jusqu'en Sicile, puis ils parcourent l'Italie et rentrent en France.

En France, la Terreur est passée et Bonaparte prend le pouvoir, rêve d'expansion.
Théodore rencontre une opportunité dans la diplomatie, à Rome.
En effet, Théodore participe à la représentation diplomatique auprès du Saint-Siège, pour mener les pourparlers du Concordat et de l'acquisition de la Villa Médicis.
Dès lors, il fréquente la communauté française noble émigrée à Rome.
Lors d'une soirée mondaine à laquelle il est convié, il croise le sombre regard pétillant d'une jeune beauté qui se tient dans l'assemblée. Elle porte une longue robe beige qui scintille de fils d'argent, et qui met joliment en valeur sa taille svelte. Sur ses épaules brille un châle de soie.
Son regard seul bouleverse le cœur de Théodore, sans qu'il sache pourquoi, comme un air de déjà vu. Il est sûr d'une chose. C'est que ce regard a quelque chose de sauvage, d'indompté, qui lui évoque son épopée fiévreuse au Maroc. Théodore s'enquiert de ce regard fauve.
La jeune personne s'appelle Adélaïde de Veloutine. Elle appartient à la jeunesse artistique talentueuse qui gravite autour de l'Académie de France à Rome. Elle est sculptrice et elle sculpte des corps de femmes, sculptures aux délicates rondeurs en arabesques, légèrement drapées à l'antique. Quelle audace suggestive, exemplaire pour l'époque, et de surcroît l'œuvre d'une femme !
Théodore a cru, jusqu'à présent, qu'au loin réside la quête d'existence.
Cet amour naissant lui paraît sensé et il comprend que le but de sa quête n'est autre que de rencontrer sa compagne de vie.
Enfin, Théodore jette l'ancre.

Claude Fontaine

« Une admirable Providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux. […] Aussitôt que les arbres ont développé leurs fleurs, mille ouvriers commencent leurs travaux. Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur, ceux-là maçonnent des bâtiments aux fenêtres d'une église ; d'autres dérobent un crin à une cavale, ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce. Il y a des bûcherons qui croisent des branches dans la cime d'un arbre ; il y a des filandières qui recueillent la soie sur un chardon. Mille palais s'élèvent, et chaque palais est un nid […]. »

Chateaubriand, *Génie du christianisme*, Ire partie, livre V, chapitre VI : « Nids des oiseaux »

Séance 2

Samedi 5 février 2022

Pour ce deuxième atelier, rendez-vous avec Chateaubriand et son roman *Atala*, qui, « tombant au milieu de la littérature de l'Empire, de cette école classique, vieille rajeunie dont la seule vue inspirait l'ennui, était une sorte de production d'un genre inconnu », écrit lui-même son auteur. Dans son sillage, les participants voyagent jusqu'en Amérique, au cœur d'une nature luxuriante dont la description de Chateaubriand à l'époque donna à découvrir l'exotisme. Avec Patrick Souchon, ils expérimentent la construction en récits enchâssés, comme Chactas dans *Atala* raconte a posteriori ses aventures américaines à René.

« Souvent dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses des cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne-vert, sont couverts d'une mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de la lune, vous apercevez sur la nudité d'une savane, une yeuse isolée revêtue de cette draperie, vous croiriez voir un fantôme, traînant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour ; car une foule de papillons, de mouches brillantes, de perruches vertes, de geais d'azur, vient s'accrocher à ces mousses, qui produisent alors l'effet d'une tapisserie en laine blanche, où l'ouvrier européen aurait brodé des insectes et des oiseaux éclatants. » Imaginer la suite de cet extrait du roman de Chateaubriand, *Atala* (1801), en introduisant un récit dans le récit faisant basculer la scène du côté de l'ouvrier européen. La narration peut se faire à la troisième personne du singulier (l'ouvrier ou l'ouvrière textile) ou à la première personne (Chactas jeune).

Je restais sans voix. Désemparée face à cette merveille, cette belle nature colorée et lumineuse qui avait transformé ma vie. Muette mais inspirée, je m'assis sur ce banc pour écrire ma vie d'avant. Et surtout continuer à me rappeler longtemps… Je pris ainsi ma plus belle plume pour étoffer mes pensées et honorer ces images fabuleuses.

« J'étais ouvrière, autrefois. Chaque matin, je partais à la manufacture pour fabriquer ces fameuses étoffes. Toute la journée, je tissais. Je produisais des étoffes à un rythme effréné. C'était difficile pour moi, très physique ! J'étais fatiguée, j'étais mal. Mais c'était ça, ma vie. Je fabriquais des étoffes qui permettaient de concevoir les vêtements des autres. J'habillais mon époque ! Chacun pouvait revêtir ses habits en fonction des circonstances. Je leur offrais leur place dans la société ! Sans moi, comment auraient-ils pu s'intégrer ? Il leur fallait bien des habits pour respecter les conventions ou même leur culture. N'auraient-ils pas été mieux sans ces costumes sociaux ? Ô pudeur ! N'était-ce pas qu'un prétexte pour feindre d'exister véritablement ? La société aurait-elle pu les autoriser à se dévêtir ? Mais surtout, étaient-ils eux-mêmes prêts à se mettre à nu ? Trop de questions se bousculaient dans ma tête.

Un jour, en traversant la forêt par un petit chemin de terre pour me rendre dans ma manufacture, toujours aussi artificielle et inanimée, j'en eus marre. Je m'arrêtai alors face à cet arbre. Et je restais plantée là, comme cet arbre grandiose. Mais contrairement à lui, je me sentais comme déracinée, perdue. Qui étais-je vraiment ? Il était si beau avec des branches immenses et des feuilles d'un vert brillant. Lui, n'avait pas besoin de parure ou d'étoffe pour l'être ! Il était lui simplement, sans artifice. Naturel. Je contemplai alors ce qui m'apparut comme une forme de vérité. Je compris que je pouvais exister en dehors de mon rôle social d'ouvrière européenne. »

Comme aujourd'hui, j'étais restée sans voix. Mais non sans émotion intense. Autrefois, cet arbre m'avait mise en mouvement comme ses feuilles poussées par le vent. Et je resplendissais toujours. C'est ainsi que je compris le sens. Grâce à cette nature salvatrice qui m'habillait enfin.

Caroline Clermont

Grisette travaillait à la manufacture de Jouy. Chaque jour, elle se levait aux aurores de peur d'arriver en retard et d'avoir à subir les foudres du contremaître. Comme il était loin le temps où elle vivait encore chez ses parents, dans ce sinistre taudis qu'ils habitaient à Charenton ! Bien sûr, elle avait dû les quitter, elle n'avait pas le choix, pour travailler et se loger avec son maigre salaire. Elle avait commencé comme monteuse de bonnets, dans le Marais. Elle avait pu louer une soupente insalubre près de l'atelier où elle travaillait. Elle était en butte à son voisin de chambre qui la harcelait, cognant à sa porte au milieu de la nuit, lui promettant monts et merveilles, si elle voulait bien l'accepter dans son lit. Oui donc, un vieux libidineux qui sentait l'alcool dès le matin ! Quand elle comprit qu'elle ne pourrait pas lui échapper bien longtemps, il fallut partir.
Maintenant qu'elle travaillait à Jouy, son horizon s'était un peu éclairci. Elle avait échangé sa robe de grisette informe et terne, pour une jupe de lin noir et un corsage de sergé blanc. Elle avait même eu l'audace de se rendre au Bonheur des Dames pour les acheter. Finalement, elle trouvait qu'elle avait peut-être plus de chance que ces filles de bourgeois, coincées dans leurs familles qu'elles quitteraient pour un mari imposé qu'il faudrait servir comme un maître.
Elle aimait l'odeur de la manufacture, le bruit des navettes courant sur les métiers à tisser, les pauses, trop rares et trop courtes, pendant lesquelles elle pouvait parler avec Angèle et Hortense qui étaient devenues ses amies. Elle rêvait devant les motifs des canevas. Qui donc étaient ces deux amoureux serrés sur un radeau au milieu d'un large fleuve ? Elle aimait particulièrement cette nature luxuriante qui les entourait, les larges feuilles de cet arbre inconnu, les fleurs agitant leurs corolles au vent violent qui faisait gonfler les voiles de la coiffe de la jeune fille. Et surtout, elle enviait ce regard amoureux du garçon qui la tenait dans ses bras.
Elle se demandait avec nostalgie, si un jour elle rencontrerait un homme digne de confiance. Elle avait du mal à y croire et se disait qu'elle était sans doute destinée à poursuivre ce travail harassant, ces nuits solitaires, sans espoir d'amélioration. Et elle se remettait à manipuler les chaînes, les trames et les navettes avec application et concentration.

Françoise M. M.

Alors que nous marchions, des souvenirs me revenaient. Je me revois en France, à Paris, en mars 2001.
Atala avait décidé de me faire découvrir « son Paris ». Et cela passait évidemment par les musées.
La Seine avait remplacé le Mississipi et le bateau-mouche notre radeau de fortune.
Nous fîmes une halte au Grand Palais.
« Il faut absolument que tu voies ça », m'avait-elle dit avec enthousiasme, le regard brillant.
Il me fallut un peu de temps pour apprécier et comprendre…
« Signac !
— Signac ?
— Oui, tu vas voir. »
Je la suivis dans l'exposition, sans trop savoir ce qui m'attendait.
Rapidement, je fus surpris par ces toiles constituées par la juxtaposition de points colorés.
Au premier coup d'œil cela paraissait simple, presque enfantin, un banal tissage.
Puis, d'un coup, il s'opérait une transformation.
Les touches de couleur commençaient à jouer entre elles, s'additionner ou se soustraire, se répondre et créer une dynamique, une danse, un tourbillon frénétique.
Il n'y avait rien à faire, sinon laisser venir les impressions en plongeant dans ce kaléidoscope.
Très vite, je me surpris à faire un parallèle avec les toiles de Jouy qui évoquaient la Louisiane, la nature avec un grand N.
Ici aussi elle avait le beau rôle.
Je me souviens particulièrement des toiles représentant Venise, car c'est là que s'est produit un événement que je n'oublierai jamais.
J'avais fait un tour rapide de la salle en raison de l'affluence.
Il y avait notamment un groupe d'ouvriers européens qui étaient tous les yeux rivés sur leurs smartphones tout en bloquant l'accès aux tableaux…
J'attendis donc un peu pour pouvoir profiter des œuvres plus à mon aise.
Quand le moment fut venu, je m'installai bien en face d'une toile particulièrement grande, fermai les yeux un instant, les ouvris.
Et d'un coup, sans que je comprenne ce qui était en train de se passer, je fus absorbé par le spectacle, comme si j'étais passé de l'autre côté de la toile.

Je n'étais pas dans le tableau, j'étais à Venise.
La scène était plus vraie que nature, le ciel et l'eau se mêlaient dans la douce lumière du jour naissant. Une brise légère caressait mon visage et agitait doucement les gondoles attendant leurs premiers passagers.
Je n'étais plus à Venise, j'étais juste à ma place…

Olivier Mourgeon

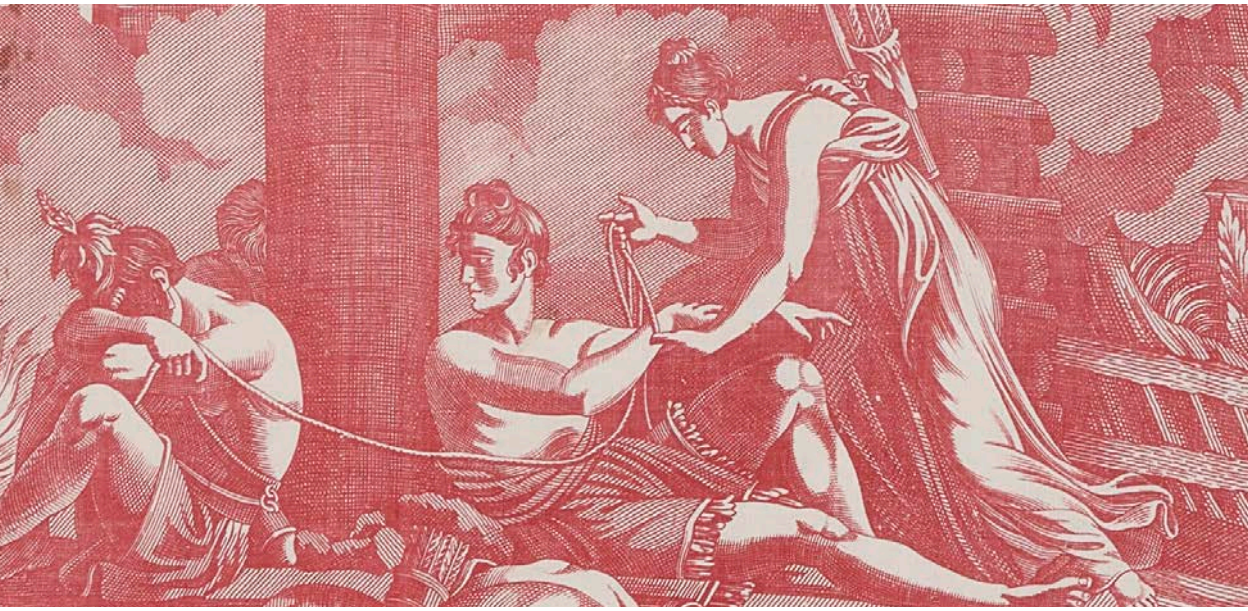
Et si l'héroïne d'Atala supplantait et usurpait la place du Maître Chateaubriand ?

« La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour ; car une foule de papillons, de mouches brillantes, de perruches vertes, de geais d'azur vient s'accrocher à ces mousses qui produisent alors l'effet d'une tapisserie en laine blanche où l'ouvrier européen aurait brodé des insectes et des oiseaux éclatants. »
Que venait faire cet ouvrier européen dans cette galère, dans la bouche du noble Chateaubriand, de surcroît au conditionnel, mode de l'hypothétique, de Chateaubriand qui n'était pas franchement connu

pour son progressisme a fortiori pour son appartenance à la mouvance socialiste, encore moins, a fortiori, pour sa dénonciation de l'aliénation et de l'exploitation de l'homme par l'homme ? Et pourquoi pas, d'ailleurs, tant qu'il y était, une ouvrière européenne, les femmes étant surreprésentées dans la confection et l'industrie textile de l'époque ? J'ai l'honneur et l'insigne regret, Monsieur de Chateaubriand, de vous présenter Amandine Reps Chevaleresque pour vous servir ou plutôt pour ne pas vous servir ! – Oui, servir ou ne pas servir, là est la question, comme aurait dit Shakespeare ! – Mais en l'occurrence, Amandine Reps Chevaleresque, qui, d'aventures, était-elle et qui était-elle devenue ? Je préfère la définir par la négative, par un moulé en creux plus révélateur que le mode affirmatif trop assertif, trop persuasif car je suis traversé par le doute : elle ne possédait presque rien si ce n'était sa quenouille, son rouet, son aiguille et son crochet. Elle avait la beauté intérieure de l'indigence déjouant au premier coup d'œil avec la fulgurance d'un coup de foudre, toute malveillance, toute arrogance, toute suffisance… Elle avait la pudeur et la dignité de ne pas se plaindre, de ne pas s'apitoyer sur sa condition. Elle mettait un point d'honneur – sans faire de mauvais jeu de mot – elle mettait toute son ardeur à tenter de reprendre l'histoire là où elle s'était arrêtée et à filer, à carder la laine, la trame, le canevas de l'histoire illustrée par la tapisserie à la laine blanche évoquée par Chateaubriand, à tapisser, à broder, à crocheter et à tisser « l'étoffe des héros » d'Atala. Elle tirait fierté de convertir la nature foisonnante, luxuriante et verdoyante de la Floride en l'ineffable splendeur de la forêt et de la canopée pyrénéennes et de transposer la descente d'un rapide par Chactas et Atala sur un radeau sur le fleuve Mississipi en tissage somptueux d'une idylle à travers la superbe vallée d'Ordessa en Espagne au sud de Gavarnie avec ses cascades prodigieuses qui projetaient le radeau de la Méduse dans les airs sous la valse-hésitation de vagues, de déferlantes vertigineuses de poussières d'étoiles, d'écume aérienne, vaporeuse, de poudreuse, généreuse, laiteuse et immaculée et d'embruns d'une fraîcheur inégalée et délicieuse comme les rouleaux de l'océan atlantique, au pays basque sous la tempête. Une fois n'est pas coutume, Amandine fut érigée en Reine du genre, en Reine de lumière, en Reine d'un jour : elle se faisait non seulement artisane mais aussi artiste de papier et souffrez, Monsieur de Chateaubriand, que je lui rende grâce et justice envers et contre vous, mon Cher, que je la mette à l'honneur, ne vous en déplaise !… En effet, en dépit de sa condition sociale, orpheline de père et de mère dès l'âge de 13 ans et, qui plus est, toute autodidacte qu'elle était, elle était arrivée à des sommets dans l'art et la manière non seulement de tisser, de tapisser, de draper, de coudre, de rapiécer, de repriser, de broder,

de crocheter mais aussi dans l'art de la passementerie de la broderie d'une dentelle symbolique, métaphorique, allégorique et poétique et dans l'art et la manière de conter, de composer, d'écrire une fable, une fiction dont elle était passée Maître. Il advint que cette héroïne supplanta, détrôna et usurpa la place du Maître Chateaubriand, lui vola la vedette en devenant auteur à part entière et en toute légitimité et à votre barbe, à dire vrai, Monsieur de Chateaubriand : en effet, elle prit les rênes de votre récit *Atala* revisité au féminin… Thématique du Maître et de l'esclave à front renversé… Elle détourna le récit de son cours trop convenu, trop attendu, de par son horizon d'attente trop immédiat, trop aisé : elle se retourna, s'insurgea contre vous, son géniteur qui fut interloqué, sidéré par son soi-disant manque de gratitude et par son « outrecuidance » : elle pointa – en vérité, je vous le dis – que vous aviez – certes comme beaucoup de vos contemporains – beaucoup de préventions contre les Indiens, et aviez voué, condamné Atala au SUIS-CIDE en raison de sa fameuse apologie du christianisme et du poids, voire du fardeau des convenances, de la bienséance qui en découlait et qui pesait sur Atala et Chactas, et oui, qui pesait sur eux comme une épée de Damoclès de trente tonnes… C'est ainsi qu'elle réinventa, qu'elle revisita votre roman pour, en premier lieu, rendre grâce et justice aux Indiens notamment à Chactas ainsi qu'à Atala qui avait volé à son secours et l'avait délivré de ses chaînes invisibles… Amandine Reps si magnanime si chevaleresque – bien qu'elle appartînt au genre féminin ! (rire) – fit voyager Chactas et Atala dans le temps et ils remontèrent le cours du temps amarré à l'horloge amérindienne, instant magique suspendu hors du temps, juste merveilleux, arcbouté sur ses jolis et anciens chiffres romains d'une autre époque comme les merveilleux personnages poétiques des films de Méliès afin de prendre leur envol vers l'ère médiévale et chevaleresque. Atala, la fileuse du Temps Jadis, de sa quenouille merveilleuse et magique, fila une laine tressée de fils d'or, en tissa un pourpoint qui prit son envol dans le ciel azuré, dans le firmament, à travers la voûte étoilée pour amerrir dans la mer des bras de Chactas, son chevalier servant indien sans peur et sans reproches, digne de la légende de Tristan et Iseult qui prit cette offrande pour ce qu'elle était : divine et tout droit venue des Cieux, jeux d'échos en miroir des beaux yeux couleur d'azur si clair, si purs et si limpides de sa bien-aimée Atala devenue pour la bonne cause et pour le plus grand plaisir d'Aragon, Elsa, pour qui Chactas n'eut de cesse que d'exprimer sa gratitude : en guise de remerciements, il l'emporta sur son cheval Pégase vers le pays de l'Utopie, vers l'archipel des rêves sur la fameuse île et oasis de verdure de l'Atlantide : l'histoire se finissait bien car, de la noirceur ombrée de votre roman, Monsieur de

Chateaubriand, elle avait fait de la lumière, voire de la pleine lumière, elle avait brodé, ourlé, telle la dentellière de Vermeer, de la lumière, une dentelle de lumière : mais ce n'était pas pour autant un *happy end* convenu : ils vécurent heureux et n'eurent jamais d'enfants… ils s'aimèrent comme jamais, à jamais et firent de la différence une richesse pour eux deux, rien que pour eux et de l'étoffe de leurs rêves les plus fous, la rivière de diamants de leur vie intérieure…



« C'est bientôt fini ? » dit le lecteur impatient…
« Non un peu de patience, "la patience est la souvenance, la résilience, la sapience de l'âme" », citant l'héroïne d'Atala réinventée, Elsa… répondit Amandine qui revisita Atala jusqu'à son nom et la rebaptisa « Elsa, de l'amour contrarié à l'amour et la lumière retrouvés… »…

« Il était une fois Elsa et Chactas nés sous la plume d'un certain Château brillant issus, non d'une union improbable de chair et d'os, de corps, de cœur et d'âme mais l'une de chair, d'os, de corps et de sang et l'autre d'un lit imaginaire d'adoption et de désirs d'enfant indien d'un certain européen qui répondait au nom de "Songe d'une nuit d'été"… Elsa et Chactas étaient nés et faits pour s'entendre, se rencontrer et s'aimer, n'eussent été le

tabou et le poids de la tradition du christianisme en dépit de l'absence de consanguinité entre eux qui écartait, d'un revers de main, le tabou de la prohibition de l'inceste… »

Amandine qui avait l'oreille fine sentit que le fieffé Château brillant, un tantinet rebelle et piqué au vif et sa réalité, engluée dans certains préjugés qui pouvaient être imputables à sa naissance mais pas seulement, cognaient virulemment à la porte de la fiction d'Amandine, en contestait la légitimité et en revendiquait vertement la paternité : implacable, Amandine lui ferma la porte au nez sans autre forme de procès afin d'ouvrir à Chactas et à Elsa une autre voie, une autre sente vers un Ailleurs, la porte de leurs rêves les plus fous d'un amour fraternel entre les hommes de toutes conditions, de toute ethnie, de toute culture, de tous horizons…

Amandine qui était une fileuse enracinée dans l'histoire et le romantisme du XIXe siècle ignorait que cet amour à valeur exemplaire, universel allait faire des émules, des révolutionnaires et pas des thuriféraires et devenir planétaire voire légendaire. Ils vécurent heureux et n'eurent jamais d'enfants ou plutôt leurs enfants étaient des enfants de papier étaient leurs créations… Et Amandine, magnanime et chevaleresque leur céda, à son tour, le témoin notamment à Elsa qui supplanta et détrôna son Maître, vous, Monsieur de Chateaubriand, et conquit son statut d'auteur au forceps contre vents et marées à la faveur d'un roman à tiroirs et grâce à Amandine la fileuse qui lui avait appris à laisser courir, filer la plume sur la page à l'insu de Château brillant et à lâcher prise… à la manière dont on file la laine ou le plus bel amour…

© Apolline Marée

Brocatelle Christophe Philippe, mon ami d'enfance près de Versailles, est le dernier graveur sur bois d'Europe. Son grand-père était un grand admirateur d'étoffes du fondateur de la manufacture de Jouy.
Les dessins ont été revendus à la suite de la faillite de la manufacture et conservés depuis précieusement.
Brocatelle Christophe Philippe, formé depuis son jeune âge au métier de graveur, les connaissait bien, ces dessins, et c'est toujours avec respect

qu'il se penche sur la toile pour y déposer délicatement sa pièce en bois, touche finale de la toile. Penché sur le métier, il imprime encore et encore. Sa pièce en bois trempée dans la couleur, puis sans trembler la déposer sur le tissu. Relever délicatement la main. Aucune bavure ne sera permise. Mais Christophe Philippe maîtrise son ouvrage à la perfection. Même la télévision est venue immortaliser son savoir-faire. Pour le moment, la cassette est visionnée dans une salle du musée. Qui sait si un jour elle donnera envie à un visiteur de reprendre le flambeau et perpétuer ce métier, je dirais cet art, sur d'autres générations. Espérons-le.
Tous ces dessins sur la toile représentaient des scènes de la ferme ou de la mythologie ou encore l'exotisme à la mode du XIXe siècle. Mais sa préférence allait aux fables de La Fontaine ou bien aux histoires d'amour qui le faisaient rêver. « Un jour, oui, je viendrai vous rendre visite en Amérique. C'est promis, mon ami Chactas. » Ainsi se terminaient toujours les lettres qu'il m'écrivait.

Hafida A.-M.

Il me revint en mémoire les soieries chatoyantes qui m'avaient été données à voir lors de mon séjour à Lyon, bien des années auparavant. J'étais si fascinée par la luxuriance des paysages déployés sur ces étoffes, le flambant des couleurs, la profusion des volutes florales, l'extravagance des représentations animales, qu'on avait cru bon de m'emmener auprès d'un maître-canut pour m'en dévoiler les secrets de fabrication. Ce qui domine, aujourd'hui encore, dans mon souvenir est la terreur que je ressentis immédiatement en pénétrant dans cet appartement du quartier Saint-Jean. Bien que la pièce où l'on m'introduisit y soit haute de plafond et relativement lumineuse, elle était tout entière engloutie par le monstre qui y dictait sa loi. Dressé tout en longueur, en hauteur et même en largeur, ce monstre de bois et de fils entremêlés avait accaparé l'espace vital. Il produisait un vacarme assourdissant du choc incessant des navettes et du grincement éraillé des pédales, tandis qu'un homme, son épouse, une jeune fille et même des enfants s'affairaient en des gestes vifs et répétés à satisfaire tous ses caprices. Il régnait dans cet antre plus d'affolement que dans une fourmilière accidentellement éventrée d'un coup de pied. Le maître-canut édictait, dans un jargon qui m'était inaccessible, des instructions que les autres habitants du lieu s'empressaient d'exécuter, jouant des pédales plus habilement qu'un organiste chevronné, soulevant des haussières ou entrecroisant des fils de trame. Les plus légers des enfants étaient régulièrement appelés à se glisser sous les poutres du plafond, sur des balancelles improvisées, pour effectuer quelques soulèvements de fils de trame nécessaires au motif et à l'inversion des couleurs. En dépit des efforts déployés par cette agitation humaine et les cliquetis étourdissants du monstre, il ne me fut pas permis de voir le motif se former sous mes yeux d'enfant. Après une heure passée

en ce lieu diabolique, le motif n'avait progressé que d'un demi-pouce, ne me donnant pas le loisir de deviner l'animal dont n'apparaissaient que deux pattes griffues. J'étais si soulagée de quitter la place que je n'en conçus aucune amertume. Depuis lors, des belles étoffes dont se parent certaines dames ou de riches demeures émane pour moi ce sentiment contradictoire d'une beauté fascinante et de son monstrueux asservissement.

Dominique M.

Le jeune tapissier soyeux

Ferdinand Reps en a rêvé et voilà que son rêve devient réalité. Après avoir gagné ses galons de meilleur ouvrier de France, il a également gagné un merveilleux voyage : descendre le Mississipi sur un bateau à aubes.
Évidemment, ce n'est pas le radeau que Chactas a fabriqué. D'ailleurs, les rives ont perdu depuis longtemps leurs cèdres et leurs chênes verts recouverts de mousse blanche flottant au gré du vent.
Accoudé au bastingage, Ferdinand pense à sa mère, qui a une tendresse particulière pour Chateaubriand et qui lui a fait lire *Atala*, avant qu'il ne s'embarque à l'aéroport Saint-Exupéry pour son grand voyage américain.
C'est vrai, au début, il a un peu renâclé, il n'est plus un petit garçon, tout de même ! Mais à présent, il comprend, car les passages du livre lui reviennent en mémoire et il cherche des traces de la nature luxuriante, si bien décrite par l'Enchanteur*, qui auraient subsisté, comme par miracle.
Soudain, il aperçoit un bosquet de cèdres, drapés de blanc et brodés de papillons multicolores, de mouches brillantes, de colibris étincelants, de perruches vertes, de geais d'azur et d'insectes dorés. Ils sont tous là et notre meilleur tapissier soyeux de France sait quelle sera sa prochaine création, lorsqu'il retrouvera sa Croix-Rousse natale.

Marie Élizabeth Bouscarle

* NDLA : À la parution d'*Atala*, les lecteurs sont frappés par la qualité pittoresque de l'écriture et par la puissance poétique des évocations des beautés de la faune, de la flore et des paysages de l'Amérique, qui valent à l'auteur le surnom d'« Enchanteur ».

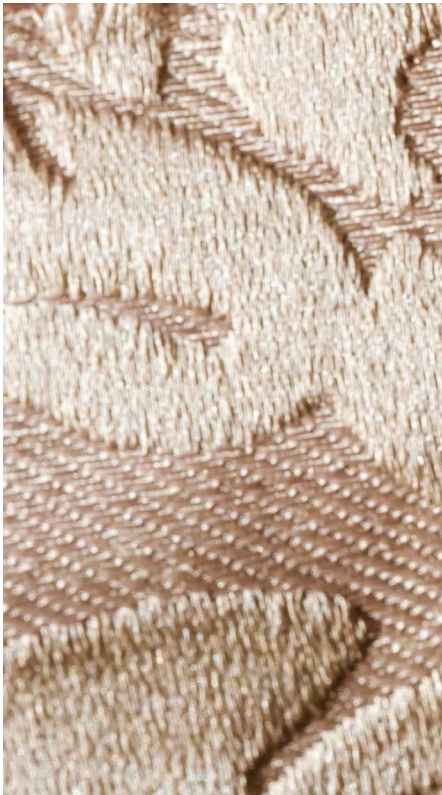
Mon cher Eugène,

Ta lettre m'a fait très plaisir, je suis heureux d'avoir eu de tes nouvelles. Tu sembles prendre du bon temps, bien mérité à mon avis. Ton enthousiasme à la lecture d'*Atala* m'a contaminé. Bien que mon ouvrage me laisse peu de loisir, je me suis plongé dans les aventures romanesques et terribles de ce couple magnifique. Ce n'est pas tant le drame – tu sais que le romantisme n'est pas mon fort – mais plutôt la toile de fond qui m'a plu. La nature que l'auteur dépeint est tout simplement magnifique, je m'y serais cru. Ce Chateaubriand, tout de même, a le génie des descriptions !

Te souviens-tu, il y a deux ans, de cette promenade en forêt de Sedan ? La clairière nous était apparue soudainement sous un soleil ardent, alors que nous émergions de l'obscurité du sous-bois. Nous avions ressenti un vif émoi devant une telle merveille. La description de Chateaubriand de la « tapisserie en laine blanche » avec ses broderies d'insectes m'a procuré le même sentiment. Bien sûr, je n'ai pas les mots du grand homme pour le décrire.

Il faut que je te raconte ce qui m'est arrivé dernièrement et qui pourrait bouleverser ma vie. Je n'ai pas toujours été patron d'une manufacture de tapisserie, tu le sais. J'ai commencé dans le métier comme simple ouvrier, je m'occupais uniquement de la réfection de fauteuils à l'époque, mais j'ai eu la chance d'avoir un maître hors pair qui m'a tout appris. Il m'a traité comme un fils et couché sur son testament. Lorsque j'ai pris la relève de son commerce, l'affaire était modeste mais saine. On m'a conseillé de m'agrandir et de prendre le virage de la mécanisation, et c'est ce que j'ai fait de mieux. J'ai alors connu une période de prospérité mais je ne t'apprendrai rien en te disant que tenir une entreprise qui s'agrandit n'est pas chose facile. La concurrence est rude et il faut se distinguer des autres ateliers. Je commence à connaître quelques difficultés pour trouver de nouveaux débouchés.

On m'a parlé de la commande exceptionnelle d'un mystérieux client. Le procédé est original : les participants sont mis en concurrence dans le cadre d'un concours. C'est à celui qui s'en sortira le mieux ! J'ai d'abord fulminé, qu'est-ce que c'était que cette idée saugrenue, je n'allais tout



de même pas m'abaisser à rivaliser comme un vulgaire écolier, j'avais du métier et une certaine réputation dans mon domaine. Qu'on me juge sur ce que j'avais déjà réalisé ! Puis je me suis raisonné, avais-je vraiment les moyens de ne pas tenter ce défi ? J'ai de belles œuvres à mon actif mais je ne suis pas le seul et la survie de ma maison est en jeu.
J'étais dans le doute et ai relu ta lettre pour y trouver un peu de réconfort. Ton passage sur la tapisserie en laine blanche m'a sauté aux yeux. Figure-toi que je m'en suis inspiré pour exécuter l'échantillon demandé. J'ai essayé de retranscrire, du mieux que j'ai pu, et comme je l'imaginais, l'œuvre de la nature qui suscite l'émerveillement de Chactas. Mais les mouches brillantes m'ont donné un mal de chien ! Comment rendre la luminosité, la transparence des ailes ? Mes premiers essais étaient d'un terne ! Les autres insectes et oiseaux me paraissaient paradisiaques (sans forfanterie) mais ne faisaient qu'éteindre les mouches, celles-ci passaient complètement inaperçues. J'aurais simplement pu les effacer du motif, mais il les fallait absolument. Ce sont elles qui devaient contrebalancer les couleurs des autres créatures, éblouir le contemplateur. En écumant les fournisseurs, j'ai fait une belle découverte : un fil de soie provenant d'une fabrique provençale, d'une finesse et d'un éclat exceptionnels. Je me contins ; aucun frémissement ne me trahit. Je ne voulais pas que mes concurrents apprennent que j'avais eu un coup de foudre pour ce fil, ils

s'en seraient emparés aussitôt. Je demandai à emporter une aiguillée et de retour chez moi, fis un essai sur la toile. Le rendu était parfait, j'avais trouvé la perle rare. J'envoyai un commis chercher deux bobines, en lui recommandant de ne pas mentionner mon nom, de manière à ne pas attirer l'attention. À son retour, je me mis immédiatement au travail ; j'étais si fébrile que j'avais du mal à maîtriser un léger tremblement de mes doigts. Il le fallait pourtant. Je réussis à me contrôler et me consacrai totalement à mon ouvrage. Je défis l'ancien fil blanc pâle qui figurait les ailes et le remplaçai par ma superbe soie. Lorsque l'ouvrage fut terminé, je le plaçai à la lumière naturelle et fus ébloui. Tout simplement ébloui. Je savais que ce tableau serait une réussite et que les mouches seraient l'apothéose, le point de mire de la scène que j'avais composée. Je le savais, je le sentais. J'étais fier de moi.

Je lavai la tapisserie, la fis sécher, repasser. Dès le lendemain matin, je l'emballai soigneusement et la portai à l'intermédiaire de mon client. Bien qu'il ne décidât en rien du choix de l'œuvre finale, il tint à la voir ; il se contenta de faire une petite grimace, que je pris pour une marque d'admiration (tu connais ma modestie !).

J'étais si sûr de moi que je fus stupéfait d'apprendre quelques jours plus tard que ma création avait retenu l'attention mais n'avait pas encore remporté la victoire ! Mais qui était donc ce client difficile et que fallait-il faire pour le contenter ? J'estimais que j'avais donné

le meilleur de moi-même. En me rendant ma tapisserie, on m'indiqua que je faisais partie des trois meilleurs candidats et que le choix ultime aurait lieu dans deux jours. Afin de faciliter la sélection du lauréat, chaque concurrent pouvait laisser en l'état sa création ou tenter de la parfaire encore. Je tentai d'en savoir plus sur l'identité de mon mystérieux client ; je pensais pourvoir le convaincre de vive voix. Mais le secret était bien gardé et il me fut impossible d'obtenir le moindre renseignement. J'étais dépité et tournais en rond.

Que faire, que pouvais-je ajouter (ou soustraire) à l'œuvre que je jugeais parfaite ? En l'observant à différents moments de la journée, sous des angles et des éclairages différents – il fallait que je renouvelle mon regard ; à trop regarder, on n'y voit plus rien –, il me vint une idée. Je cousus des petites perles de Venise, têtes d'épingles noires sur les yeux brodés des mouches qui se mirent à miroiter en tous sens. Je me reculai, avançai, de droite, de gauche. L'effet était saisissant ; j'avais l'impression que les mouches me suivaient du regard, qu'elles étaient vivantes et allaient bientôt quitter le motif en s'envolant. J'en étais ébahi. C'était quitte ou double. Soit cela impressionnerait, soit cela effraierait. Tu devines sur quoi j'ai pris le pari ! Mais je n'en mène pas large car le délai a expiré et je n'ai aucune nouvelle. Si l'attente se prolonge, ce sera très mauvais signe et je ne sais pas si je m'en remettrai. À cette heure, le vainqueur est peut-être en train de fêter son triomphe. Et alors, malheur à moi.

Au moment de cacheter cette lettre, je reçois un pli par porteur, m'annonçant que l'échantillon que j'ai fait parvenir en haut lieu a fait forte impression, je suis fou de joie ! je suis convié demain à rencontrer mon fameux client, un certain Consul… qui, je crois, a un faible pour les insectes ailés. Mes petites mouches ont brillé de leurs plus beaux feux et vont me tirer de ma mauvaise passe ! Mon coup d'audace a payé.

J'espère que tu te portes à merveille et que tu viendras vite me rendre visite à Paris. J'ai hâte que nous trinquions à mon succès autour du verre de l'amitié dans la guinguette du Clos Saint-François que nous affectionnons.

Quand tu recevras cette lettre, j'aurai sûrement effectué ma première livraison. Je crois que je ne vais pas fermer l'œil cette nuit.

Bien affectueusement.

Alexandre Calicot

Pascale Hamon

« La fausse entremetteuse vint en robe de damas à fleurs, provenant de rideaux décrochés à quelque boudoir. »
Honoré de Balzac, *Splendeurs et misères des courtisanes*
« Rougon fit lier solidement les poings de Macquart avec les embrasses des grands rideaux verts du cabinet. »
Émile Zola, *La Fortune des Rougon*
« Aussi, elle acheta pour sa chambre une paire de rideaux jaunes à larges raies. »
Gustave Flaubert, *Madame Bovary*
« Entre tout à coup madame Récamier, vêtue d'une robe blanche ; elle s'assit au milieu d'un sofa de soie bleue. »
François de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*
« Le salon, avec son meuble Louis XVI de brocatelle à bouquets. »
Émile Zola, *Au Bonheur des Dames*
« Les vitrines développaient des symphonies d'étalages, dont la netteté des glaces avivait encore les tons éclatants. C'était comme une débauche de couleurs. »
Émile Zola, *Au Bonheur des Dames*
« Aimez-vous cette tenture de lampas rose vif et ces petits meubles incrustés de nacre ?
George Sand, *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*
« Cinq salons se suivaient, tendus d'étoffes précieuses [...] de nuances et de styles différents, et portant sur leurs murailles des tableaux de maîtres anciens. »
Guy de Maupassant, *Bel-Ami*
Voir les étoffes

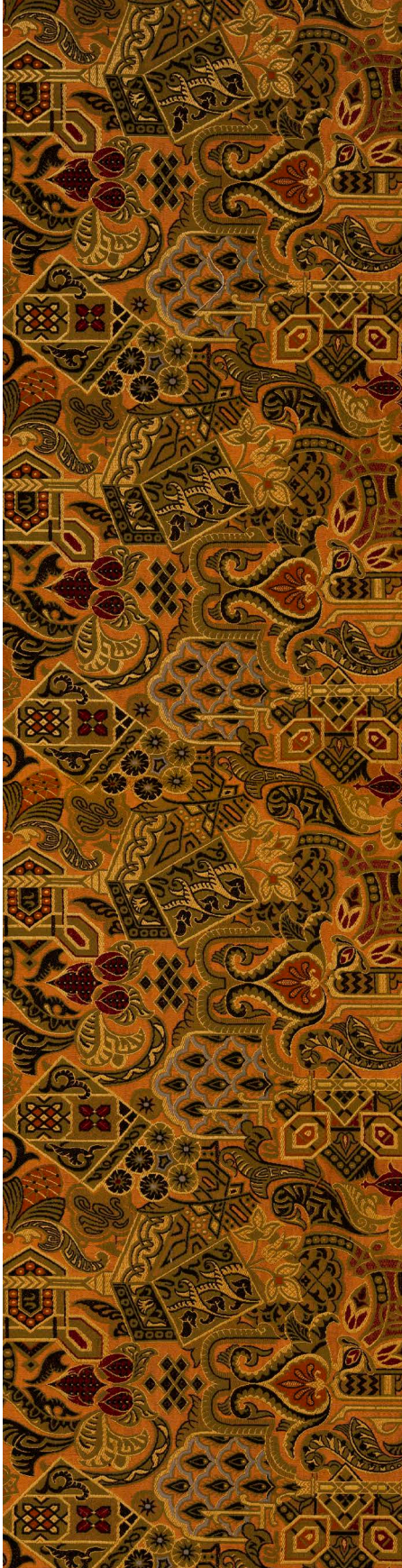
« Rien n'égale la finesse et la variété des arabesques de l'Alhambra. Les murs chargés de ces ornements ressemblent à ces étoffes de l'Orient, que brodent, dans l'ennui du harem, des femmes esclaves. »

Chateaubriand, article sur le *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne* d'Alexandre de Laborde, *Mercure de France*, 4 juillet 1807

Séance 3

Samedi 19 février 2022

Dans l'exposition, les participants découvrent l'univers de l'industrie textile au XIXe siècle : les différents métiers, les techniques de fabrication des tissus, la création des grands magasins… À partir des textes de présentation des œuvres, Patrick Souchon invite à voyager à travers la langue pour y puiser sa matière d'écriture. À sortir de soi pour s'imprégner du monde et s'interroger. « Aller sur le motif », comme le préconisaient les frères Goncourt. Interroger le monde et faire confiance au langage. Dans cette approche, les participants éprouvent également la pulsion scopique appliquée à la littérature. Regarder et être regardé. Chercher à voir ce qui est derrière le premier plan. Soulever le voile des apparences et donner à lire au-delà d'un paysage ou d'un objet.



À partir d'une collecte de verbes liés aux métiers de l'industrie textile glanés dans la dernière salle de l'exposition, écrire un texte utilisant ces verbes à l'infinitif, en s'inspirant par exemple de la « Chanson des occupations » du poète américain Walt Whitman, tirée du recueil *Feuilles d'herbe*.

Créer une histoire ?
Carder l'écheveau de nos idées, les trier, en sélectionner les plus belles.
Dessiner un décor, bâtir deux ou trois personnages, ajuster l'intrigue, tisser une première trame.
Laisser décanter.
Revenir colorer l'ensemble de délicates nuances.
Puis couper, tailler, ajuster.
Essayer une première lecture à voix haute.
Retoucher pour simplifier encore. Dérouler quelques nouveaux fils apparus au gré du récit, l'enrubanner de ces ornements.
Tricoter des dialogues incisifs et pétillants entre les personnages. Ourdir un complot ? Façonner une histoire d'amour ? Crocheter quelques coups bas ?
Embobiner le lecteur, toujours ! Le suspendre à la hâte de tourner chaque page.
Tendre à son extrême le suspens. Puis, le dénouer en une surprenante conclusion.
Festonner un titre alléchant. Coucher sur un élégant papier damassé, et brocher. Peindre la couverture de belles volutes lettrées.

Dominique M.

Peindre sa vie, c'est prendre le risque de transformer la réalité. De la tapisser de faux-semblants, de croyances et d'états d'âme. Et donc peut-être de tromper. Mais c'est également pouvoir représenter le monde tel qu'on se l'imagine. Ressentir pour porter sa vision et donc témoigner de sa propre vérité. Imprimer ses idées sans pour autant les figer dans le but ultime de s'ouvrir au monde. Et pouvoir ainsi faire véritablement œuvre de sa vie.

Caroline Clermont

Couper au pli, c’est raté.
Froncer les sourcils, me casser les pieds,
Ah ça oui, tu sais t’y appliquer.
Si tu penses bâtir une saine relation,
T’es complètement piquée.
Avec ta mèche crantée,
Tu enfiles les banalités.
Oui, je commence à me dégarnir et après ?
Je ne vais pas me laisser décatir.
Plutôt que d’entoiler, je vais me faire une toile.
Surpiquer pour éviter que notre union s’effiloche.
Sur ce, je surfile et surjette ton appel.

Olivier Mourgeon

Faufiler ou épingler

Faufiler ou épingler, là est la question. Au début, il est recommandé de faufiler, mais c'est assez chronophage. Alors on essaie d'épingler et si on ne se pique pas trop les doigts, quel temps gagné ! Surtout en prenant soin de disposer les épingles perpendiculaires à la couture, de façon à démarrer directement la machine à coudre. Il faut juste ralentir un petit peu en passant au-dessus des épingles, que l'on a choisies fines, histoire de ne pas risquer de casser l'aiguille de la machine. Ensuite, on retire tranquillement les épingles et le tour est joué.

Marie Élizabeth Bouscarle

Laver le linge, le sien, celui de l'autre.
Arriver au lavoir, période d'un autre temps.
Se réunir entre femmes, rire des plaisanteries qui commencent à fuser.
Relever ses jupes pour ne pas se mouiller.
Battre le linge du talon, frotter de plus en plus fort.
S'épuiser à la tâche, sous le soleil transpirer.
Boire un peu d'eau fraîche à la fontaine pour se redonner du courage.
Battre, savonner, rincer, essorer, étendre au soleil.
Savourer le résultat, s'émerveiller.
Sécher, plier, empaqueter, emporter dans des corbeilles.
Déhancher sa démarche sur le chemin du retour à la maison.
Admiration de ses voisins.

Hafida A.-M.

Réparer

Raccommoder, rapiécer, ravauder ou repriser, il y a toujours quelque chose à réparer, surtout quand on a un petit-fils de 8 ans, qui revient régulièrement de l'école avec les genoux de ses pantalons percés. Il y a aussi des boutons ou des ourlets à recoudre par-ci par-là. Mais pour les chaussettes, je dis non. Elles finiront orphelines ou en bourre de coussin.

Marie Élizabeth Bouscarle

Se lever dès le point du jour, d'un coup. Vérifier l'état du ciel et constater avec soulagement que le soleil est bien présent. Boire une chicorée presque brûlante. S'habiller à la hâte. Attraper son panier en osier, le grand, y placer le savon noir et les brosses. Sourire en se souvenant que ce sont les mains le principal instrument et qu'on les a toujours avec soi. Éviter de regarder les gerçures et les crevasses qui les parsèment.
Courir chez la cliente. Récupérer le linge à l'office, constater qu'il est bien lourd. Savoir qu'il sera encore plus lourd tout à l'heure, débarrassé de sa crasse, mais tout humide encore. Apercevoir de loin les autres lavandières qui rejoignent le lavoir. S'apostropher, plaisanter, rire. Éviter celles qu'on n'aime pas, faire un petit écart discret pour se placer à côté de celle avec qui on s'entend bien. S'installer, commencer par le plus dur : le linge le plus volumineux, le plus sale. Le tremper, le savonner, le brosser, s'escrimer, suer, recommencer.
Et faire marcher sa langue. Demander des nouvelles. Des filles, des maîtres, des patrons. Cancaner, rouspéter, juger à l'emporte-pièce, rire encore, plaindre, s'émouvoir, se moquer, faire courir des bruits.
Tout à l'heure, le linge sera essoré à quatre mains pour peser moins, plié, sentira le propre, puis sera restitué à leurs propriétaires. Les lavandières seront épuisées, affamées, heureuses aussi d'avoir partagé cette journée fraternelle d'esclaves modernes.

Pascale Hamon

Proposition d'écriture

En s'inspirant d'un passage de Borges extrait de *L'Aleph*, dans lequel un personnage décrit ce qu'il « voit » dans une petite bille transparente, et d'un passage de *René* de Chateaubriand dans lequel Chactas raconte ce qu'il voit du sommet de l'Etna, s'imaginer au sommet de l'Etna et raconter ce que l'on y « voit ».

Je vis ces fumerolles rencontrer les nuages. Les rideaux de pluie apaiser la colère du volcan. Je vis ces prières qui montaient au ciel et que les grondements de la terre tentaient d'étouffer. Eau, air, terre, feu, éther, tous les éléments se donnaient rendez-vous en ce lieu magnifique et désespéré. Le soufre se mêlait à l'encens. Je vis le feu qui nettoie, qui purifie. Je vis le feu qui détruit. Je vis ma vie au bord de l'abîme et j'eus peur de tomber. Je vis la Sicile au loin qui semblait dormir, petit point minuscule, je me sentais géant. Alors qu'ici, tous les éléments dansaient, s'accordaient ou s'affrontaient. Je vis le ciel s'embraser, les nuages rougeoyer. Le vent, prêt à m'emporter, redoubler d'intensité. Je me sentais minuscule.

Émerveillé par cette nature indomptable. Je vis la lave, long serpent orangé, glisser furtivement, dans un souffle haletant. Je vis cette terre noircie, ce désert fertile, ce volcan qui tue et nourrit. Je vis la pluie redoubler d'intensité. Je me sentais revivre.

Olivier Mourgeon

La montée avait été pénible. Deux ou trois d'entre nous portaient des chaussures mal adaptées, malgré les recommandations répétées de Giovanni, notre guide. La vue avait intérêt à être superbe, à nous récompenser de nos efforts de touristes de masse, peu portés sur la randonnée.

Je délaissai ces compagnons ronchons et les commentaires géologico-scientifiques de Giovanni. Je m'approchai à distance respectueuse de la béance du volcan. Je pensais être happée par ce puits noir, digne de l'enfer mais je fus presque déçue, loin en tout cas de la fascination que j'avais imaginée, celle que j'avais ressentie, enfant, devant les couleurs incandescentes que montrait Haroun Tazieff, le goût d'aventure de ses récits, le spectacle éblouissant auquel il voulait nous convier. Il avait l'enthousiasme communicatif et je m'y étais laissée prendre mais la magie n'opérait plus.

Ici, je ne voyais qu'un cratère semblant somnoler, mais dont la tranquillité m'effrayait. Je savais que ce trou gigantesque était en liaison directe avec le tréfonds de la terre, que rien ne pouvait l'obstruer, ni empêcher le magma de remonter à une vitesse impressionnante et de nous exploser à la figure. Une bête vivante était tapie au fond du gouffre et attendait son heure pour cracher ses langues de feu. Je frissonnai en dépit de la douceur de l'air.

Clara me rejoignit, fit des commentaires admiratifs sur le site et malgré l'angoisse qui m'étreignait, je parvins à acquiescer d'un air complice.

Pascale Hamon

« Un jour j'étais monté au sommet de l'Etna, volcan qui brûle au milieu d'une île. Je vis le soleil se lever dans l'immensité de l'horizon au-dessous de moi, la Sicile resserrée comme un point à mes pieds, et la mer déroulée au loin dans les espaces. Dans cette vue perpendiculaire du tableau, les fleuves ne me semblaient plus que des lignes géographiques tracées sur une carte ; mais, tandis que d'un côté mon œil apercevait ces objets, de l'autre il plongeait dans le cratère de l'Etna, dont je découvrais les entrailles brûlantes, entre les bouffées d'une noire vapeur. »
(Chateaubriand, *René*, 1802)

Le sommet de l'Etna

Comme tout sommet, celui de l'Etna se mérite. J'aime bien marcher, mais le sentier est rude et le soleil au rendez-vous. Monter, s'arrêter, reprendre son souffle sans s'assoir, boire un peu d'eau, repartir. Cependant, je profite de chaque halte, pour regarder autour de moi.
Au début, la végétation fait écran. Puis chemin faisant, elle s'éclaircit et la vue s'étend, s'élargit et englobe un vaste paysage. Ce que j'aperçois en bas devient de plus en plus petit. Je devine là un village blotti dans une vallée étroite, ou bien un bateau, qui file sur la mer. Plus haut, les flancs de la montagne ont été mis à nu. Les talus désertiques sont recouverts de petits cailloux noirs et rouge foncé. Adapter son pas sur un sol fuyant. Se couvrir, car en altitude, la température baisse. Résister au vent, qui souffle en toute saison. Tandis que le ciel semble plus proche et sans limite.
Des fumerolles s'échappent de ci de là, grosses boules de coton noires, gris foncé, gris clair ou blanches. Emportées par Éole, elles s'élèvent, se déforment et finissent par se déliter, pour se fondre dans le bleu du ciel. Bourdonnement dans les oreilles et bruit de verre pilé sous les pieds.
Encore quelques mètres et me voilà sur le rebord étroit du cratère le plus élevé, à l'abri du vent. C'est grisant : j'ai réussi ! Je suis bien là, malgré le danger. Vulcain travaille dans sa forge, provoquant un vacarme assourdissant. Le sommet du Mongibello* est dans les nuages, comme coupé du monde.
Puis redescendre. Attention au gravier, sombre, glissant et chaud par endroits. Sortir des nuages. Affronter le vent qui a redoublé de violence. S'arrêter un moment pour admirer le golfe de Catane et la Méditerranée.

---

* NDLA : Nom local de l'Etna, contraction de *monte* et de *djebel*.

Tandis que le pur azur semble plus immense que jamais.
Une excursion sur un volcan en activité a quelque chose d'extraordinaire, presque magique. Je commence à comprendre l'enthousiasme du guide, qui connaît chaque sentier, chaque repli, d'où la glace ne fond jamais, et la date à laquelle chaque cratère est apparu.
Je me souviendrai longtemps du sentiment d'exaltation qui m'a saisie là-haut, au sommet de l'Etna, et de la sensation d'avoir tutoyé le ciel.

Marie Élizabeth Bouscarle

À propos du sommet de l'Etna

N'étant jamais allée en Sicile, je ne suis pas montée au sommet de l'Etna. Alors je me suis documentée, ne serait-ce que pour corriger une grave erreur. En effet, je situais le Mongibello près de Naples, au lieu du Vésuve ! Ensuite, je me suis prise au jeu et j'ai raconté mon excursion fictive, grâce aux nombreux récits que l'on peut trouver sur Internet.
Par contre, ce qui n'est pas fictif, c'est l'ascension de Lalla Khedidja, que j'ai faite en 1971. Je ne sais plus combien de temps notre petit groupe a mis pour atteindre les 2 308 mètres du point culminant du massif du Djurdjura en Kabylie (Algérie). Mais je me souviens que la veille, j'avais dansé jusque tard dans la nuit et que je n'avais pas eu le temps de beaucoup dormir, avant de vite me préparer à rejoindre les amis prêts à partir.
Je me souviens aussi que j'ai marché pratiquement seule, car bonne dernière du groupe, qui m'attendait de temps en temps et repartait, quand j'arrivais à sa hauteur. Cela ne me gênait pas. J'ai continué à mon rythme sur le sentier bien tracé, profitant de la belle forêt de cèdres qui l'enserrait.
Je me souviens surtout de ce que j'ai ressenti au sommet, lorsque j'ai pu enfin m'assoir. Oui, c'était grisant d'être aussi haut. La vue était superbe, le calme régnait et le ciel sans limite semblait plus proche. Lalla Khedidja, dont j'apercevais le sommet souvent enneigé, tôt le matin par beau temps, depuis la fenêtre de ma chambre. Trois années durant et voilà que j'avais gravi ses pentes, quelques semaines avant de déménager.

Marie Élizabeth Bouscarle

Du sommet de l'Etna

Tourbillon de fumée, j'aperçois la terre et ses coulées de lave.
Pourquoi ce sursaut du volcan ? Zeus serait-il en colère ? Je vois au loin les maisons aux toits croulants sous la poussière de la lave. Je vois les habitants hagards cherchant à se protéger ou à fuir.
Au-delà de cette journée où l'Etna est en fusion, je vois une mer apaisée, un ciel bleu azur et la douceur de vivre. Les touristes se bousculent, avides de sensations, mais cela permet une bonne économie à la ville.
Je vois des champs cultivés, terre nourricière par la grâce de Déméter, déesse des moissons.
Je vois des artistes prêts à reconstruire tout ce qui a été détruit. La chapelle sera encore plus belle. Et ne pas oublier les offrandes aux dieux de l'Olympe, toutes les aides sont les bienvenues.
Je vois des enfants insouciants bien qu'ils n'ignorent pas le danger, mille fois raconté par les aïeux les soirs au coin du feu.

Hafida A.-M.

L’horizon sans fin

Juché sur un rocher au sommet de l’Etna au bord de l’abîme du cratère abyssal de ce volcan en éruption, je contemplai de dos, résolument seul, plus que jamais navigateur et voyageur en solitaire mais dans une immaculée solitude consentie, la mer de nuages qui couvrait les montagnes environnantes comme dans le fameux tableau des plus romantiques de Caspar David Friedrich intitulé *Voyageur devant la mer de nuages*… J’étais tout vêtu de noir comme la montagne sur laquelle je reposais comme par mimétisme, en parfaite symbiose ou empathie avec la mère nature à défaut d’une mère (j’étais devenu orphelin), mon bâton télescopique planté au-dessus de l’abîme au bord du précipice, fier d’être là, d’être seul, inadapté peut-être, mais fier de l’être et pétri de l’énergie dithyrambique qu’inspirait la Beauté de ce lieu et d’une pulsion scopique prodigieuse et merveilleuse qui m’évoquait, à la fois, *Les Contemplations* de Victor Hugo, Rimbaud et « le poète voyant » ou le poème *L’homme et la mer* de Charles Baudelaire… Le premier vers « Homme libre, toujours tu chériras la mer !… » me traversa subrepticement l’esprit, presque à mon insu… Mais, en l’occurrence, il me revenait de voir au-delà des apparences, ou plutôt de regarder, de pénétrer, de transpercer du regard les apparences, de voir, de percevoir et de « perce-savoir » cette mer, cette mère qui n’en était pas une et qui ne disait pas son nom, cette mer immaculée de perce-neige, cardée comme de la laine et sa chaîne ou sa trame égrenant ses moutons et leur duvet qui semblait si doux au toucher, ses flocons, ses pompons de neige laiteuse, lumineuse, généreuse, chaleureuse comme les mains caressantes d’une mère… Il fallait franchir le seuil, tutoyer, toucher du doigt, traverser les nuages, il fallait « traverser les apparences » comme un passe-muraille au don d’ubiquité, entrer en résonance avec l’étoffe si riche de sa vie intérieure, s’élever jusqu’à la fulgurance, la transcendance de la ligne de l’horizon sans fin dissimulé à peine ébauché, à peine murmuré, à

peine perceptible, à peine tangible…… C'était, certes, beau à regarder, à contempler, à dévorer des yeux, à se pâmer… C'était un « spectacle somptueux, majestueux, grandiose, dépaysant et superbe » – certains diraient même, à tort, divertissant !… – à supposer que ce fût un « spectacle » !… Et pourtant…… C'était beaucoup plus que cela… C'était beau à en pleurer, à en mourir, à s'abîmer… J'en veux pour preuve le questionnement suivant :

Quel homme n'a pas cherché, un jour à lire, à décrypter, à interpréter la danse, la course folle des nuages à travers le firmament, et ce, depuis des Temps immémoriaux jusqu'à présent, jusqu'au cœur de « L'Ici et Maintenant » ?

Quel homme n'y a-t-il pas vu une métaphore métaphysique, spirituelle, ou même mystique du passage de la vie, de la course folle des hommes qui courent plus vite que leur ombre qui leur échappe toujours et du cours du Temps qu'on ne peut jamais rattraper ou retrouver sauf par la médiation de l'écriture, la poésie ou l'art ?
Quel homme n'y a-t-il pas vu l'image de l'ombre empreinte d'une sombre gravité, de la traîne, de la trace de ses disparus, de ses aïeux, de ses aimés lui faisant signe et cygne à travers la voûte étoilée ?
Quel homme n'a jamais scruté, sondé l'horizon sans fin et tenté, en vain, d'y découvrir, d'y débusquer le présage, les prolégomènes de sa destinée, de son ultime passage, de son dernier voyage ?…
Désolée de vous décevoir, cher lecteur, aucun ou presque, à mon humble connaissance ! Désolée de ne pas vous avoir fait rire, cette fois, pardonnez ma gravité mais la vie n'est pas un long fleuve tranquille et seuls, les hommes qui ne sont pas parvenus à la pleine conscience, à l'accomplissement de soi, d'une manière ou d'une autre ont encore peur de la mort et ne supportent même pas qu'on l'évoque indirectement au détour d'un texte littéraire…

© Apolline Marée

Du sommet de l'Etna, vous pensez peut-être que j'ai vu la mer « toujours recommencée », la ville de Naples qui s'étale à ses pieds, ou encore, au loin, la Sicile avec son réseau de routes, ou le cratère du volcan fumant, mouvant et menaçant…

Non !… Je vis, comme si j'y étais encore un épisode de ma jeunesse. J'avais 16 ans, j'étais sur une plage du Midi, j'aimais nager et je crois bien que je souhaitais me faire admirer de la famille anglaise avec laquelle je me trouvais. Je franchis, en courant, l'espace de plage qui me séparait des vagues et je me jetai à l'eau, attentive à peaufiner mon plus beau crawl. À chaque reprise d'air, j'entrevoyais les jeux de lumière sur les clapotis de l'eau. J'avais facilement dépassé les baigneurs et me lançai à l'assaut du grand large. Quand je m'arrêtai, je compris que j'étais suivie. Deux garçons me rattrapaient. L'un d'eux m'empoigna et m'immergea complètement, essayant de me noyer. Je n'étais pas une aussi bonne nageuse que je voulais le montrer et la panique me submergea. Je me débattis comme je pus. Quand le garçon me lâcha, j'eus le plus grand mal à retrouver mon souffle. Mes deux agresseurs avaient disparu de mon champ de vision et je regagnai tant bien que mal la plage.

J'étais abasourdie. Pourquoi cette agression qui ressemblait à une bonne leçon que l'on a voulu me donner ? Une fille n'a pas le droit de s'exposer, de vouloir faire mieux que les garçons, d'entrer dans la compétition. Je me le tins pour dit et me gardai à l'avenir de toute tentative d'exploit.

Et je crois bien que je vais faire lire ce texte à mes petits-enfants pour qu'ils en fassent le meilleur usage. De plus ce sera une occasion de réviser l'emploi du passé simple. Pouët pouët… cacahuète !

Françoise M. M.

Le chemin est épuisant jusqu'au sommet de l'Etna. Une fois arrivé, le regard n'est nullement soulagé. Ici, rien ne sourit à l'homme.
Je vois de noirs rochers aux formes chaotiques, reflets difformes du monstre qui se dissimule en leur sein. Je vois de douloureuses boursouflures éructer par soubresauts des vapeurs nauséabondes, telles de longues complaintes. Je vois la torture, je vois l'obscure souffrance de la dévastation. Je vois toute la noirceur du monde dans sa plus évidente concrétisation.
Il faut alors lever les yeux. Un tout petit geste, au prix d'un grand effort, parfois même immense. Car, au bout de la noirceur, étincelle de nouveau la vie. D'un vert éclatant, nourri par la richesse des larmes de basalte, une végétation prolifique ne demande qu'à se développer. La brûlure de la coulée a laissé une longue cicatrice, mais jour après jour la nature essaime de nouveaux germes tous enclins à déployer leurs ramages fleuris vers l'azur lumineux. Le rouge des frêles coquelicots fait un joyeux pied de nez à la grisaille des roches environnantes.
Semer des coquelicots à la lisière de mes idées noires, et les contempler flotter au vent, voici peut-être le remède ?…

Dominique M.

Je me tenais debout, seule face au monde. Perchée au sommet de cette immensité brûlante, j'étais comme figée. Était-ce de la peur ? De la tristesse ?
Je me tenais debout, seule face à ce néant noirci. La lave avait-elle englouti tout espoir de vie ? Immobile, sourde, muette, j'étais presque aveuglée par cet abîme volcanique. Rien n'existait plus. Tout restait cependant à reconstruire. Paradoxalement, ce sombre horizon m'inspirait et je décidai alors de fermer les yeux pour y voir plus clair.
Je me tenais toujours debout, mais cette fois, seule face à un champ des possibles. À quoi aurait-pu ressembler cet endroit sans éruption ? Qu'aurais-je pu voir sous les coulées de lave ? J'imaginais une vaste forêt et je fus tout de suite captivée par ces arbres chatoyants. Ils brillaient de mille feux, comme si l'Etna les avait non pas détruits mais illuminés. J'imaginais peut-être les écureuils monter aux arbres et les lapins gambader. J'aurais sans doute pu y contempler des oiseaux aux plumes colorées. Ils auraient sûrement transporté mon regard vers un soleil resplendissant.
Alors je levai la tête et je fermai un peu plus mes yeux pour éviter de voir la réalité en face. Et surtout pour continuer à percevoir cette réalité rêvée.

Caroline Clermont

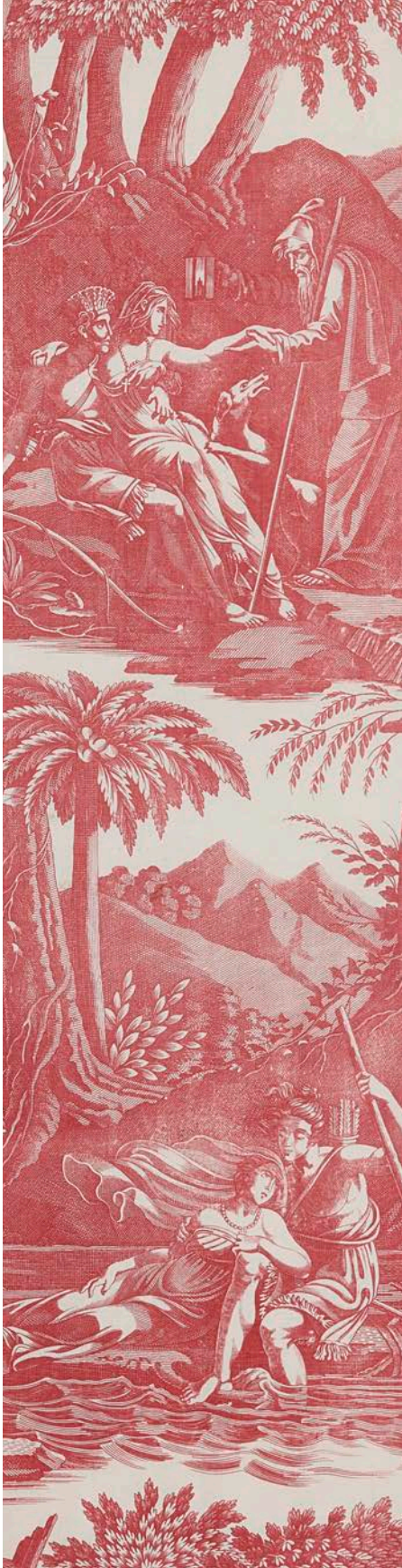
« L’herbe était encore couverte de rosée ; le vent sortait des forêts tout parfumé, les feuilles du mûrier sauvage étaient chargées des cocons d’une espèce de ver à soie, et les plantes à coton du pays, renversant leurs capsules épanouies, ressemblaient à des rosiers blancs. »

Chateaubriand, *Voyage en Amérique*, 1827 (reprise d’une lettre à Malesherbes écrite en 1791)

Séance 4

Samedi 26 février 2022

Pour ce dernier atelier, Patrick Souchon emmène les participants explorer le monologue intérieur, processus d'écriture initié à la fin du XIXe siècle par Édouard Dujardin et à sa suite par James Joyce. Associée au « nouveau roman » et au flux de conscience, cette technique permet ici aux participants d'imaginer et d'écrire en toute liberté les pensées d'Atala et de Chactas dérivant sur le fleuve après leur fuite du camp où Chactas était retenu prisonnier d'une tribu ennemie. Une plongée fictive dans l'intimité des deux personnages de Chateaubriand, en proie au danger mais peut-être aussi aux doutes, ou au contraire confiants en leur destin. S'abandonnant en tout cas au cours du fleuve, comme les participants se laissent emporter par leurs pensées et les mettent en mots.



Proposition d'écriture

Après la lecture à haute voix de trois exemples de monologues intérieurs, tirés de *Les lauriers sont coupés* d'Édouard Dujardin et d'*Ulysse* de James Joyce, imaginer le monologue intérieur d'Atala ou de Chactas sur leur radeau traversant le Mississipi, tel que figuré sur plusieurs gravures présentées dans l'exposition. Le récit peut aussi être transposé dans un autre lieu et une autre époque.

En descendant le Mississipi

Eh bien voilà, j'y suis, je descends le Mississipi ! Ma mère en a rêvé et je me suis enfin décidée à faire ce voyage mythique. Bien sûr, je ne suis pas sur un radeau, mais le bateau à aubes fait l'affaire. Juste avant de partir, j'ai relu le passage où Chateaubriand parle de ses deux héros sur leur embarcation précaire. Les gravures de l'époque montrent Atala pratiquement dans les bras de Chactas, mais leurs regards ne se croisent pas. Soit il la contemple amoureusement et elle regarde le ciel, soit elle a les yeux posés sur lui, tandis qu'il surveille le fleuve.
Moi, je suis Atala. Oui, je sais, ce n'est pas très courant, mais ma mère

avait une tendresse particulière pour l'Enchanteur. À présent, la question est : vais-je rencontrer mon Chactas ?
Il y a bien ce Ferdinand Reps, qui dînait hier soir à la table du commandant en même temps que moi. J'ai cru comprendre qu'il avait lu la saga des Natchez et qu'il espérait bien retrouver quelques paysages si bien décrits voilà plus d'un siècle. Ce n'est pas évident, les rives ont perdu depuis longtemps leurs cèdres et leurs chênes verts recouverts de mousse blanche flottant au gré du vent.
Accoudée au bastingage, j'aperçois soudain un bosquet de cèdres, drapés de blanc et brodés de papillons multicolores, de mouches brillantes, de colibris étincelants, de perruches vertes, de geais d'azur et d'insectes dorés. Ils sont tous là et je constate avec joie que Ferdinand Reps les a vus lui aussi. Nos regards se croisent et nous nous rapprochons devant ce spectacle extraordinaire.

Marie Élizabeth Bouscarle

Invitation d'Atala à l'insurrection amoureuse

Mon cher Chactas, mon très haut amour que j'aime depuis toujours comme au premier jour, tu m'as fait l'insigne honneur de nous confectionner un radeau de fortune à base d'écorce de tulipier tressé avec du bois de figuier afin d'appareiller, de larguer les amarres, de prendre le large, de lâcher prise et de nous abandonner, de donner un nouveau souffle, une nouvelle chance, une nouvelle vie à notre amour, de nous laisser aller à la turbulence des eaux tumultueuses et impétueuses du Mississipi au gré de son flux existentiel et essentiel, au rythme du flux et du reflux, au souffle du courant de conscience de ce fleuve pétulant et insolent comme nous : n'est-ce pas la plus belle invitation à l'insurrection amoureuse, la plus belle invite à l'insolence amoureuse, à l'art et à la sagesse d'aimer que ce périple amoureux, que ce voyage intérieur à deux, que cet éblouissement, ce ravissement qui nous enchante, nous saisit et nous surprend en plein vol *in medias res* sur cette rivière et que nous éprouvons l'un pour l'autre, que cette Ode à la liberté intérieure amarrée au miracle de l'amour, avec le fragile radeau sur lequel nous avons élu séjour, cahotant, baguenaudant, brinquebalant, bon an, mal an, sur les galets et les rochers, apparaissant

comme autant de métaphores des écueils, des épreuves que nous traversons et miroitant en filigrane à travers la fluidité et la transparence de l'Onde, vagabonde, furibonde, toute-puissante, caressante comme un baiser d'amour ?

Je me fais violence et tente de reléguer aux oubliettes, de mettre en retrait mon éducation et la pudeur chrétiennes et avec elles, ce maudit vœu de chasteté que fit ma mère, qui vouait une dévotion béate et inconditionnelle à la Vierge et qu'elle m'a, pour ainsi dire, inoculée : haro sur le virus sournois de la bienséance, sur le fléau insidieux des convenances et sur l'épée acérée de la morale, et de la mise à l'index du Désir… Faisons l'amour à même la rivière, à fleur du courant, du torrent du fleuve, à fleur de ses lotus roses et blancs, de ses nénuphars et de ses lentilles d'eau, à fleur de vie, de lyre intérieure, de passion, de ferveur et d'ardeur, suspendus aux lèvres, au souffle du fleuve, de notre rivière intérieure… Mon magnanime chevalier sans peur et sans reproche, invite-moi à rejoindre avec toi, ce fleuve et sa course folle trépidante, haletante, impertinente emplie, empreinte d'ardeur, d'exaltation, de véhémence et de fougue : larguons les amarres, prenons le large, levons les interdits et levons le voile sur les tabous, faisons sauter les verrous que constituent les soi-disant vertus cardinales de l'abstinence et de la tempérance, levons, ouvrons en grand les portes de l'écluse que la société contemporaine a refermées sur nous, ignorons, snobons les jaloux, donnons congé aux envieux… Puisses-tu t'abandonner dans la mer de mes bras et ne plus écouter que tes sens, que ta vibration intérieure, que nos souffles de vie intérieure accompagnant et entrant en résonance avec le doux murmure du fleuve, le mugissement des flots et

ce bruissement d'ailes à peine perceptible des oiseaux, frétillant comme des poissons dans l'eau à travers les ramages et réenchantant le monde et les âmes de cette forêt animiste ainsi que celles des sylphides officiant en magiciennes à travers les frondaisons dans ce bosquet, ce jardin d'Éden tissé, brodé, surpiqué de gigantesques bambous, de palmiers et de palétuviers…

Puissions-nous épouser, rejoindre le fleuve et sa toute-puissance spirituelle, lyrique et presque mythologique, sa toute-puissante ardeur romantique, son souffle poétique et presque mystique à travers la passion et l'insolence amoureuse !… Écoute ta voix intérieure, ton souffle premier, primal et cet appel à la révolte, à la sédition, à l'insurrection amoureuse dans le petit coffre de ton cœur !… Puisses-tu faire droit à tes sentiments, à tes émotions et à ton ressenti… Ami, entends-tu le bruissement de l'Onde vagabonde sur les galets et les battements de mon cœur qui bat la chamade au diapason avec elle et à l'unisson avec le tien ? Jette et renverse Chateaubriand cul par-dessus tête ! Adieu les contraintes, les tabous, les interdits… Ouvre grand les écoutilles de tes yeux sur la splendeur du paysage luxuriant et verdoyant de Floride à qui seul, nous sommes supposés rendre des comptes en célébrant son incommensurable beauté à travers notre délicieux, séditieux et savoureux amour…

Il ne me vient qu'un seul mot : MERCI : j'éprouve pour toi une immense gratitude… Nous ne faisons plus qu'un à travers le courant de conscience du fleuve, « the stream of consciousness of the river », comme aurait dit Virginia Woolf, si elle avait déjà vu le jour… Tu m'as ouverte à ta

culture à travers l'intranquillité de l'amour, la traversée des apparences au milieu des chênes verts, des cèdres bleus pleureurs de l'Atlas et des sorbiers des oiseleurs où les geais d'azur, les piverts, les mésanges bleues, les rouges-gorges s'en donnent à cœur joie et fredonnent des aubades célébrant l'éveil, l'orée et les couleurs Renaissance du printemps, l'aurore et l'assomption de notre amour, de leurs ramages et de leurs plumes vaporeuses, légères aériennes aux teintes chatoyantes et moirées orangées, jaunes, vertes et bleu-ciel. Ta culture, je l'ai adoptée aussi naturellement qu'un nouveau-né comme jamais, à jamais… Je l'ai épousée et, avec elle, l'histoire, le passé, la vie et le devenir des tiens… Je voudrais les prémunir d'un génocide redoutable, formidable qui guette, qui menace, qui pourrait ébranler jusqu'à leurs fondations, leur existence même… Au Diable les préventions de Chateaubriand qui te considère et qui nous considère comme des sauvages, certes de bons sauvages mais des sauvages quand même…

J'ai tout appris de toi sur les choses humaines comme l'écrira, des siècles plus tard après notre passage un certain poète du nom d'Aragon qui n'eut de cesse que de célébrer l'amour et les yeux de son Elsa, de son égérie, de sa Muse… L'amour me transporte sur ses ailes aériennes, délicieuses empreintes de volupté, dans l'Antiquité, en Grèce et fait de moi un oracle de Delphes, une devineresse, une sibylle de Cumes qui lit l'avenir à travers le duvet, les coussins de laine moutonneuse, ourlés de gouttelettes de poudre laiteuse et neigeuse, des nuages… Et aujourd'hui j'apprends tout sur l'amour charnel, sa puissance et sa force de démiurge, de Créateur, de grand Architecte de l'Univers tel le courant, le cours trépidant, déchaîné et débridé du fleuve qui charrie et emporte avec lui le courant de nos consciences réunies, retrouvées comme jamais, à jamais et que rien ne saura plus jamais séparer… Je suis à toi comme jamais, à jamais…… J'entends résonner en moi comme par anticipation et comme par prescience de lendemains qui déchantent la supplique d'un

BREL et d'un agnelet qui bêle, les poèmes mélancoliques d'Aragon, la prière profane lancinante de l'IMPLORANTE de Camille Claudel qui cognent violemment à notre porte avec des milliers de coups d'avance sur notre présent et sur notre temporalité et donnent à voir, à entendre et à penser la douleur et le malheur d'aimer sans retour, sans réciprocité…… NE ME QUITTE PAS, NE ME QUITTE PAS. CONNAIS-TU LE MALHEUR D'AIMER ? Quelle plus belle et juste métaphore de la condition humaine qu'un arbre penché !… Et POURTANT…
… Pour notre part, nous sommes faits l'un pour l'autre comme deux oiseaux, deux tourtereaux inséparables à l'amour mutuel et partagé… Amarrons-nous à cette oasis de verdure que tu peux entrevoir à la confluence entre les deux affluents du Mississipi : ce n'est rien d'autre que l'oasis de la vie et de la liberté intérieure, de la liberté retrouvée… En ce qui nous concerne, je ne veux retenir que l'essentiel et que le meilleur…

Viens, reviens et deviens, va, vis et deviens, mon très haut Amour, je t'ai fait mien et tu m'as fait la grâce de me faire tien, comme si de rien n'était, le plus naturellement du monde et c'est si bien, si bon d'être et de vivre ensemble… « C'est si bon, de partir n'importe où, bras dessus bras dessous, en chantant des chansons !… »… J'ai déjà, cette chansonnette, de plusieurs siècles mon aînée, qui me trotte subrepticement dans la tête avec la douceur de la petite phrase, de la petite sonate de Vinteuil et qui m'indique le chemin de la fête, du faîte, de l'acmé, de l'assomption de notre amour… « Non, rien de rien, je ne regrette rien », comme le déclamera une célèbre chanteuse impertinente et talentueuse au XXe siècle, des années lumières après notre passage si éphémère telles deux étoiles filantes se croisant par miracle, par le jeu du hasard à travers le firmament… J'entends Édith fredonner les signes avant-coureurs d'une aubade incantatoire, évocatoire, telle une invite à regarder la Lumière, à regarder DEVANT, le LEVANT, à aller DE L'AVANT et pas derrière… Le jour se lève à même le fleuve, avec les rets de l'astre flamboyant, dardant ses rayons obliques à fleur de l'Onde vagabonde, et avec lui l'efflorescence merveilleuse et orangée des hibiscus, la floraison musicale et mélodieuse du gazouillement, du ramage des oiseaux…

Un jour, un jour viendra, demain, couleur d'orange, avec le charme involontaire de l'éclosion, de la floraison magique d'une fleur lumineuse et solaire d'hibiscus, où les hommes de toutes conditions sociales, de toutes ethnies, de toutes cultures, de tous horizons s'aimeront comme nous, créatures de papier, créatures imaginaires mais créatures

amérindiennes inspirantes, du moins, je l'espère : Chactas, donnons l'exemple, puissions-nous faire autorité, faire société en matière d'amour libéré, d'amour partagé à travers l'abandon, l'oubli de soi, l'effacement de soi, la limpidité, l'humilité, l'équité, la sagesse et l'intranquillité de l'amour. J'ai la prescience d'une phrase, d'une réflexion d'un grand philosophe à venir : « Je ne connais qu'un seul devoir, et c'est celui d'aimer ». Ce sera un certain Albert Camus, je crois, et j'ai même l'intime conviction qu'il écrira un essai, *L'homme révolté*, et un roman, *Le premier homme*, qui nous auraient parlé et nous auraient interpellés de nos jours, au cœur de notre « Ici et Maintenant »… et auraient pu y faire date, y faire époque… Oui à travers et de par notre amour, nous faisons histoire, nous ne faisons rien d'autre que l'Histoire avec un grand H, non seulement la petite histoire mais nous participons aussi de la Grande Histoire, nous faisons

œuvre, nous faisons ART, MOIRE ET HARMONIE DU SOIR ET PAS SEULEMENT D'UN SOIR…

DIS-MOI, CHACTAS, ÉCOUTE-MOI, APPRENDS-MOI ET RÉVÈLE-MOI TON ART D'AIMER ET ÉGALEMENT L'ÉTOFFE DE TES RÊVES…
TRÈVE DE FICTION ET DE LITTÉRATURE, JE T'EN CONJURE, DONNE CORPS ET VIE À LA CRÉATURE DE PAPIER QUE JE SUIS…
MAIS TOUT CELA N'EST QUE LITTÉRATURE……

© Apolline Marée

Nous voilà à la dérive sur un radeau descendant le fleuve Mississipi. Est-ce un rêve ? Tout est allé très vite, si vite.
Que va penser notre père quand il s'apercevra de notre fuite, moi, Atala, sa fille bien-aimée, et Chactas, son fils adoptif, que j'ai délivré de ses chaînes ? J'ai eu si peur de le perdre après sa condamnation. Maintenant nous sommes en perdition tous les deux. Je n'arrive pas à soutenir son regard si ardent. J'ai peur qu'il y voie mes doutes. Où allons-nous ? C'est l'aventure. Face à la réalité, je m'affole.
Mais ne rien montrer. Baisser les yeux. Admirer cette nature luxuriante et sauvage. Écouter le murmure du fleuve. Ne pas penser, vivre intensément près de lui, pour toujours. Prier pour une heureuse issue. Que le ciel nous vienne en aide. Mon Dieu, ne nous abandonne pas. Le radeau est notre seul salut. Pourvu qu'il tienne bon.
Mon Dieu, ne pas céder à la tentation. Nous sommes seuls, perdus, en danger. Son visage est tendu, son regard cherche le mien, en vain. Mes forces m'abandonnent. Je n'ai pas l'âme d'une aventurière. Seul l'amour m'a guidée pour le délivrer.
Mon amour sera-t-il plus fort que mes peurs ? Mon Dieu, je m'en remets à toi pour le salut de mon âme.
Je murmure ton nom, Chactas, sans te regarder.
Je m'abandonne à toi, Chactas.

Hafida A.-M.

Venise…
On en rêvait tous les deux depuis deux ans mais le coronavirus en avait décidé autrement.
Enfin tous les clichés qu'on avait en tête se matérialisaient.
Chactas m'avait promis de faire un tour en gondole dès notre arrivée.
« On va jouer les touristes, alors allons-y ! »
Le fameux lion, la place Saint-Marc, le pont des soupirs et les canaux, les vieux palais menacés par l'eau, les dômes des églises…
On y était enfin.
Je posai un pied prudent dans la gondole qui oscillait doucement à la surface de l'eau.
C'était plus beau que toutes ces images que j'avais en tête depuis l'enfance.
Chactas me souriait, apaisé.
Il ne disait rien, mais on se sentait bien, on ne l'avait pas volée cette parenthèse dans un quotidien hyperactif.
Je fermai un instant les yeux comme pour mieux en profiter et fixer cet instant pour l'éternité.
Je me laissais bercer par le mouvement de la gondole, le temps était comme suspendu.
Seule la rame qui heurtait la surface de l'eau avec régularité venait troubler le silence.
Je me sentais bien, j'avais l'impression d'être enfin à ma place.
Je regardais le ciel. Il était presque immaculé. Merci, merci !
La lumière était douce et le vent léger, tout était parfait.
Je m'abandonnais quand un bip retentit.
Chactas saisit son smartphone pour consulter le sms qu'il venait de recevoir.
Son visage se métamorphosa.
« Atala, c'est la guerre, me dit-il.
La Russie vient d'attaquer notre pays, je dois rentrer à Kiev au plus vite. »
Il y eut comme un blanc dans ma tête. J'étais sous le choc, incapable de réagir.
En un instant tout basculait à nouveau, les images se bousculaient.
J'avais du mal à respirer.
« C'est injuste ! »
Le bonheur avait été de courte durée.
« J'ai peur Chactas. »

Olivier Mourgeon

Sur ce radeau, posé au milieu du Mississipi, je me laissais bercer par un léger courant. La brise caressait délicatement mes joues rosées, pendant que le soleil enlaçait chaleureusement mes épaules dénudées. Je ressentais l'apaisement d'une nature bienveillante, aimante, attachante. Chactas à mes côtés était-il devenu une plante ? Je ne voyais rien d'autre que cette belle nature chatoyante. Je laissais ainsi couler ma condition de femme, mon rôle social. Le courant pouvait-il emporter les codes et les conventions de la société qui m'empêchaient d'être au monde ? Laissez-moi m'abandonner à cette vie naturelle ! J'étais plantée là, sur ce radeau, tel un lotus rose logé sur un nénuphar. Je ne faisais plus qu'un avec la Nature. Étais-je enfin vivante ?
Soudain, le mouvement du radeau me sortit brutalement de mes pensées et ressentis. Je baissai la tête pour comprendre ce qu'il se passait. Mon regard se figea alors sur le fleuve agité, mais ce n'était plus le Mississipi que j'apercevais. C'était mon reflet saccadé, ma réalité brisée que je retrouvais. Ce n'était pas le miroir de mes pensées libératoires, mais au contraire celui de ma triste condition. Comme si la réalité me rattrapait. J'étais rappelée à l'ordre, un ordre social que je cherchais à fuir. J'aimerais tant continuer à rêver et pouvoir ainsi flotter de bonheur.

Caroline Clermont

Quelquefois, et c'est le cas maintenant, je prends conscience de la chance, du bonheur que j'ai, d'avoir Atala à mes côtés. La descente du fleuve prête à la rêverie, il n'est pas nécessaire d'être à l'affût à chaque instant, de surveiller les alentours de peur qu'on ne nous veuille du mal.
Atala est entre mes bras, confiante, sereine, abandonnée. Je peux l'observer à loisir, l'admirer, la couver presque. Il me semble que mon regard la protège de tout. Nous parlons peu, nos liens sont si étroits que les mots sont superflus. Il suffit de nous laisser bercer par le mouvement des eaux.
Atala a le regard perdu au loin, à quoi pense-t-elle ? Je n'en suis pas jaloux car je sais qu'elle est mienne comme je suis sien. Le péril ne peut pas venir de nous, de notre bel amour, mais des autres, de ceux qui voudraient nous obliger à vivre une autre vie que celle que nous nous sommes choisie.
Mais n'y pensons pas. L'heure est délicieuse, des créatures aquatiques

nous accompagnent un moment, puis disparaissent dans un rai de soleil. Le courant s'accélère, notre radeau file, la végétation sur les rives forme un rideau indistinct. La vitesse nous grise, je le vois au visage radieux de ma compagne qui lève les yeux vers moi. Nous rions comme des enfants. Je suis heureux !

Ce moment est si intense, si puissant que je veux l'emporter à l'abri dans ma mémoire. Je lui prépare un écrin digne de lui, d'où je le sortirai aux heures de doute et de tristesse.

Pascale Hamon

Patrick Souchon

Agrégé de lettres, successivement directeur d'établissements culturels, enseignant, conseiller culturel, Patrick Souchon fut chargé de mission pour le livre et la lecture dans l'académie de Versailles de 1989 à 2021. Il est aujourd'hui vice-président de la Maison des écrivains et de la littérature.

Écrivain, il a publié plusieurs romans, *La Chanson de Nell* (Grasset), *La Traversée de l'Île d'Yeu* (La Table Ronde), *Les jours chômés ne se comptent plus* (Acropole), ainsi que des livres pédagogiques (CRDP de Versailles, Presses universitaires de Paris-Nanterre).

Créateur du programme « Le temps des écrivains à l'université », il a conçu et coordonné l'ouvrage collectif *La Langue à l'œuvre* publié par Les presses du réel et La Maison des écrivains. Il a enseigné et animé des ateliers d'écriture dans le cadre de l'université d'Orsay (Options culturelles) et plus récemment à l'université de Paris-Nanterre (DAEU).

Sommaire

Atelier du samedi 29 janvier 2022 9

Textes de
Hafida A.-M., Marie Élizabeth Bouscarle, Pascale Hamon, Dominique M., Apolline Marée, Olivier Mourgeon, Claude Fontaine

Atelier du samedi 5 février 2022 31

Textes de
Caroline Clermont, Françoise M. M., Olivier Mourgeon, Apolline Marée, Hafida A.-M., Dominique M., Marie Élizabeth Bouscarle, Pascale Hamon

Atelier du samedi 19 février 2022 51

Textes de
Dominique M., Caroline Clermont, Olivier Mourgeon, Marie Élizabeth Bouscarle, Hafida A.-M., Pascale Hamon, Apolline Marée, Françoise M. M.

Atelier du samedi 26 février 2022 69

Textes de
Marie Élizabeth Bouscarle, Apolline Marée, Hafida A.-M., Olivier Mourgeon, Caroline Clermont, Pascale Hamon

Bio-bibliographie de Patrick Souchon 83

Crédits photographiques :

© Patrimoine Pierre Frey : p. 4, 9, 16, 20-21, 23, 24, 25, 31, 46, 51, 53, 57, 58-59, 60, 62, 63, 64-65, 66-67, 74
© CC0 Paris Musées / Maisons de Victor Hugo Paris-Guernesey : p. 6, 34-35
© CC0 Paris Musées / Musée Carnavalet : p. 13
© CD92/Willy Labre : p. 11, 12, 14, 19, 26, 33, 36, 41, 42, 44-45, 52, 54, 70
© CD92/Vincent Lefebvre : 1re de couverture, p. 48-49
© CD92/Maison de Chateaubriand : p. 72-73, 76, 79
© Studio Sébert : p. 81
© droits réservés : p. 39, 69
© droits réservés : p. 83

Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand

Directrice déléguée aux publics : Véronique Martin-Baudouin

L'exposition « Étoffes et littérature. Les textiles dans la littérature au XIXe siècle », présentée à la maison de Chateaubriand du 22 janvier au 24 juillet 2022, a été organisée en partenariat avec la Maison Pierre Frey.
Commissariat :
Sophie Rouart, responsable du patrimoine de la Maison Pierre Frey
Anne Sudre, responsable de l'unité de la conservation de la maison de Chateaubriand

Maison de Chateaubriand
87, rue de Chateaubriand
92290 Châtenay-Malabry
01 55 52 13 00
vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr

Dépôt légal : juin 2022 pour la version papier

ISBN : 979-10-93187-43-3

ÉTOFFES, LITTÉRATURE… ET ÉCRITURE

hauts-de-seine
LE DÉPARTEMENT

ISBN : 979-10-93187-43-3